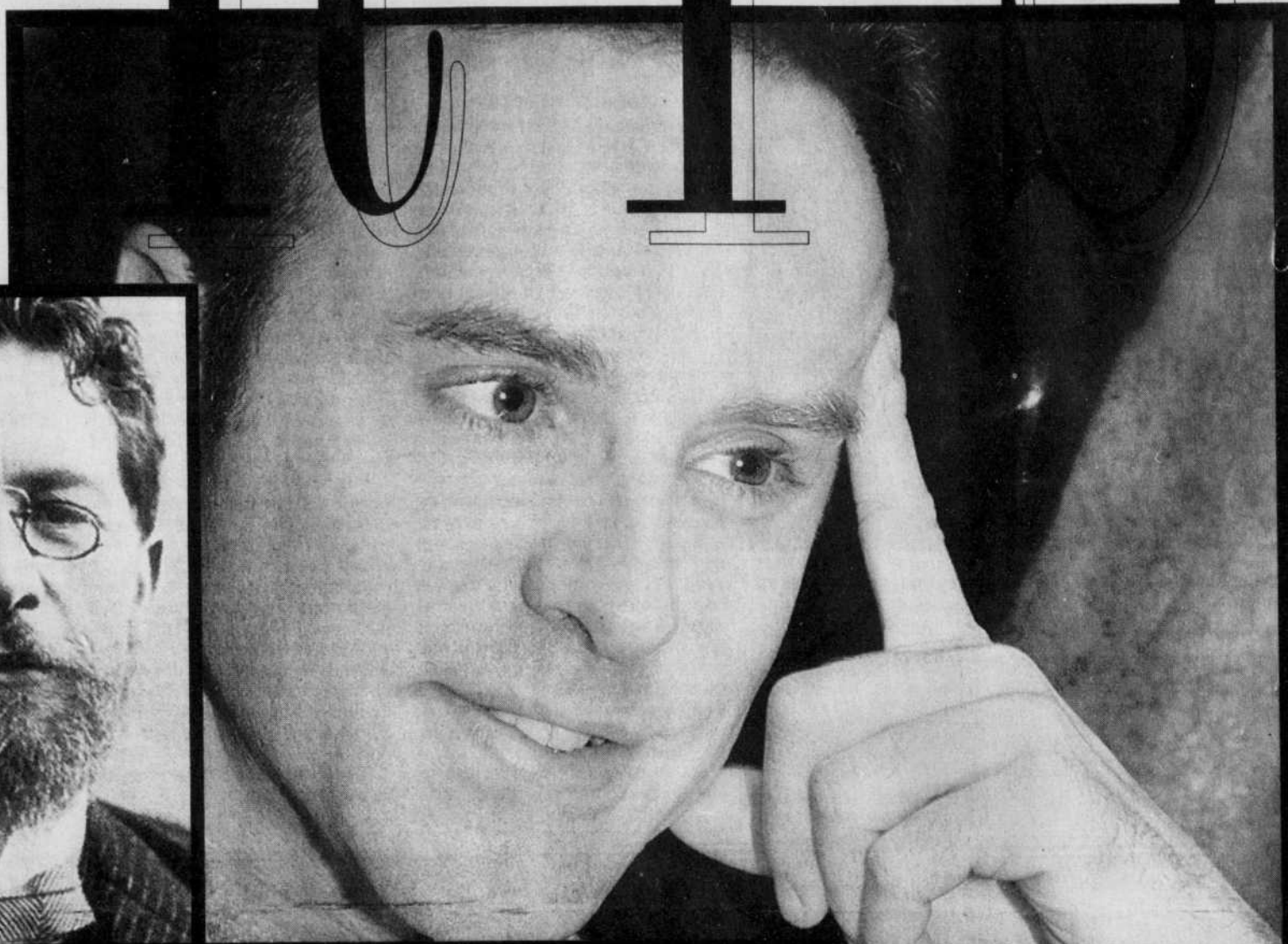


LES ARTS

IL EST DIFFICILE D'APPROFONDIR LES CHOSSES DANS LA PRATIQUE THÉÂTRALE ACTUELLE AU QUÉBEC, OÙ L'ON PASSE DEUX MOIS EN COMPAGNIE D'UN AUTEUR AVANT DE PASSER AU SUIVANT. PLUSIEURS COMPAGNIES THÉÂTRALES ONT CONTOURNÉ LE PROBLÈME. C'EST LE CAS DU THÉÂTRE DE L'OP SIS QUI S'EST DONNÉ TROIS ANS POUR CONNAÎTRE TCHEKHOV.



Tchekhov

Pierre-Yves Lemieux

De longues fréquentations

PHOTO: JACQUES GRENIER/LE DEVOIR



DANSE

Changement d'image
Page B 4

CHRONIQUE

Passion sans retour
Page B 8

Cinéma

Page B 4

Disques

Page B 6

HERVÉ GUAY

La place dans le cycle Tchekhov tient en six pages. Il s'agit d'une nouvelle tirée des *Récits de 1886* que l'on pourrait tout aussi bien lire juste avant d'aller voir *Monsieur Smytchko*. Il est vrai que l'auteur Pierre-Yves Lemieux a condensé à l'extrême la source de son inspiration. Or, *Le Roman de la contrebasse* a beau ne se déployer qu'en six pages et quelques lignes, le présent monologue n'est que la première partie d'un triptyque. Autant dire une goutte d'eau dans un cycle qui comprend à ce jour une variation sur *La Mouette*, *La Cerisaie* jouée dans son intégralité, ainsi que des contemporains russes que Tchekhov a influencés. À quoi s'ajoute, comme un détour bienvenu, ce petit volet qui fait tout de même un sort à un aspect considérable de l'œuvre du grand Anton: la nouvelle.

Au début, à l'Opsis, on pensait davantage à un collage pour faire revivre le monde singulier de ses nouvelles. Univers cocasse, composé d'êtres schématiques, bien plus ridicules que ne le sont les Vania, Macha, Ivanov et autres grands rôles tour-

mentés de son théâtre. Une fois déposé le projet de celui qui est la tête écrivante de la troupe, la directrice de l'Opsis, Luce Pelletier, s'est toutefois laissé convaincre.

Il faut dire que Pierre-Yves Lemieux connaît bien son Tchekhov. Il l'a fréquenté assidûment. C'est même grâce à une scène de *La Demande en mariage* qu'il a été admis à l'option-théâtre du cégep Lionel-Groulx en 1980. Là où il a connu ceux avec qui il allait plus tard fonder l'Opsis: Serge Denoncourt, Luce Pelletier, Annick Bergeron et quelques autres. Pour la même équipe, il a ensuite fort justement adapté une œuvre de jeunesse du même vieil Anton à laquelle il a donné le titre de *Comédie russe*. Vive et délirante, cette adaptation a été un jalon important pour établir la réputation de la jeune compagnie. À l'époque, Lemieux jouait encore. C'était avant que Duceppe ne monte sa trilogie grand public et qu'il ne s'occupe de la traduction des *Estivants* de Gorki.

VOIR PAGE B 2: TCHEKHOV



P U C B A L S I C

INCARNATION

DE HELENE BLACKBURN

DANSEURS - DAY HELESIC, KIRSTEN POLLARD, SONYA STEFAN, MARO FRERICHES, PIERRE LECOURES, YVES ST-PIERRE
COSTUMES - CARMEN ALIE & DENIS LAVOIE POUR TRAC COSTUMES ECLAIRAGES - CAROLINE ROSS

UNE COPRODUCTION DU CENTRE NATIONAL DES ARTS (OTTAWA) DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE NOUVELLE DANSE (MONTREAL) ET DU THEATRE CENTENAL DE L'UNIVERSITE BISHOP'S (LENOXVILLE)

DU 22 AU 26 FÉVRIER
DANS LE CADRE DU FESTIVAL MONTREAL EN LUMIERES

Une heure intense de danse frondeuse et explosive.
Le public est presque aussi assoupli que les danseurs.
Dance Europe Magazine (Londres, Angleterre, 1999)

USINE C

1345, L'ALONDE, MONTREAL. BILLETTERIE - 514-521-4493
ADMISSION - 514-790-1245. ENTREE - 22\$ - ANES & ETUDIANTS - 15\$

ARTS

TCHEKHOV
S'inscrire dans la durée

SUITE DE LA PAGE B 1

L'auteur explique du reste qu'il a décidé de ne plus jouer parce que l'idée de travailler si fort pour une pièce, alors que sa durée de vie est à peine d'un mois, lui était intolérable. «Je refuse de travailler un an sur un rôle pour le laisser aller au bout de trente représentations. Avec l'écriture d'une pièce, au moins, tu vis avec elle pendant des mois. De plus, elle revit encore avec les acteurs. Mais j'écris mes pièces comme si j'allais les jouer. Et ça reste.»

Le problème des longues répétitions et de la courte durée des représentations s'est posé à nouveau pour *Monsieur Smytchkov*. Pas facile, en effet, de convaincre un acteur de suer sang et eau pour dix spectacles. D'autant que le monologue est donné dans un lieu confidentiel, la salle Jean-Claude Germain du Théâtre

d'Aujourd'hui, dans laquelle on ne peut admettre qu'une quarantaine de personnes. Heureusement, une brève tournée suivra (L'Assomption, Québec, Hull, Joliette, Drummondville, Belœil et Le Bic). Sinon la pièce n'aurait vécu que du 22 février au 4 mars.

Cela explique aussi pourquoi Pierre-Yves Lemieux est monté aux barricades aux côtés du Conseil québécois du théâtre, dont il est le vice-président, pour dénoncer le sous-financement des arts dans la belle province. La situation le peine d'autant plus que ce sous-financement chronique confine depuis des années l'Opis aux miettes financières. Non pas que le travail de la compagnie théâtrale soit jugé inintéressant. Mais la troupe a eu le malheur de voir le jour au cours d'une période de disette, ce qu'ont été les quinze dernières années pour les rares groupes qui ont

réussi à survivre. À quoi s'est ajoutée, pour le sien, la perte du Théâtre de la Bibliothèque, angle Viger et Saint-Hubert, d'où l'Opis a été délogé pour que l'endroit puisse accueillir des tonnes d'archives publiques. Depuis ce temps, comme *Monsieur Smytchkov* à la recherche de sa femme, la compagnie erre, à la recherche d'un lieu où se poser.

C'est aussi ce qui est arrivé à Pierre-Yves Lemieux comme auteur ces dernières années. Après trois pièces jouées sans grand succès chez Dupeppe, ce fut le calme plat. L'oubli, pour ainsi dire. Dur encore à avaler, lorsqu'on n'est pas encore vraiment connu. Mais le vent a tourné. Une résidence d'auteur à la Chartreuse, en Avignon, de mars à mai 1999, lui a permis d'écrire la deuxième partie de son trypique (*Madame Smytchkov*). Enfin, Serge Denoncourt lui a fait la grande demande: traduire le testament dramatique de Tchekhov.

Traduire et écrire

Sa version de *La Cerisaie* prendra l'affiche du TNM à la fin du mois de mars. Avec cette contrainte qu'il ne devait pas y apporter le moindre changement. Ce qui serait sans doute arrivé si Lemieux s'était laissé aller à sa propension à tout réorganiser. Or, en se concentrant sur la traduction, ce sont les mots surtout qui ont retenu son attention. Il s'est laissé guider avant tout par une exigence de clarté qui a transformé l'aventure en véritable travail de moine.

Il avoue néanmoins que sa véritable liberté d'écrivain, elle s'est déployée presque sans contrainte dans l'écriture de *Monsieur Smytchkov*. Il le fallait bien, pour restituer une telle nouveauté et en tirer un monologue de 65 minutes. La fidélité à l'œuvre de Tchekhov n'est pas la préoccupation de Pierre-Yves Lemieux. Auteur, souvenir ou rêve d'un ami: il ne s'agit là pour lui que d'un matériau théâtral parmi d'autres. De la même façon que tous les auteurs dramatiques puisent à la grande mémoire du patrimoine universel. Les «appellations d'origine contrôlée», il les laisse aux vigneronnes. D'autres que lui, croit-il, feront la part des choses.

À l'approche de ce qui sera sa contribution à un cycle qui embras-

se tant de voies, celui qui aime à se mesurer à Tchekhov est plutôt content d'avoir déposé le colis entre les mains d'autrui. En l'occurrence, sa collègue, Luce Pelletier. Celle-ci vague à la mise en scène et François L'Écuyer endosse le rôle du narrateur. Et Lemieux a assez d'expérience pour savoir que c'est à eux qu'il revient, désormais, de livrer la marchandise.

«Pour moi, l'avantage de se coller à un auteur ou d'être inspiré par un univers, c'est que cet univers-là est déjà compris, assimilé. Alors les gens sont capables en regardant ce que j'ai écrit d'opérer un tri et de dire: «Ah voilà. Ici, c'est ceci. Là, c'est cela. Telle formulation, oui, oui». Tandis qu'en présence de quelque chose de complètement nouveau, les gens n'ont souvent pas les codes pour entrer dans l'œuvre.»

«Je crois avoir cette capacité de prendre un texte et de le transformer. On me dit: «restructure-le avec une heure de moins, vingt personnages de moins». Et je pourrais le faire en deux jours. J'exagère un peu. Curieusement, quand je vais voir un spectacle, un réflexe similaire s'empare de moi. Je vois, malgré moi, quoi enlever, où couper, ce qu'il faut mettre, dans quelle direction aller, pour que ça marche.»

On sent chez Lemieux l'habileté du comédien qui prépare ses effets, alors même qu'il est train de faire autre chose. Il confirme au reste cette hypothèse indirectement. «Mes personnages sont des observateurs d'eux-mêmes et des autres, concède-t-il. Il est rare qu'ils perdent le contrôle. Ou s'ils font une crise, ils vont se trouver ridicules de réagir de cette façon. Ils ont l'intelligence de s'apercevoir que c'est vain.»

Sur ce terrain, Lemieux rejoint peut-être Tchekhov. Ce dernier aurait confié, au cours d'une conversation, que l'objectif de ses écrits n'était pas de faire pleurer, mais de dire aux gens, en toute honnêteté: «Regardez-vous, regardez comme vous vivez mal.» L'auteur de *La Cerisaie* souhaitait qu'en comprenant cela le lecteur ou le spectateur arrive à changer et à se doter d'une vie meilleure. En est-il ainsi de Pierre-Yves Lemieux? Pour le savoir, il faudrait lui poser la question.

Mieux encore: allez à la rencontre de son *Smytchkov*.

TÉLÉVISION



TELE QUEBEC

La mort et le deuil, et par conséquent la vie, ont besoin de l'idée de transcendance pour acquérir toute leur signification.

Lire les signes
Un dossier sur la foi et le sacré
présenté à Canal D

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Dans les bibliothèques, le sujet couvre des kilomètres de rayons. L'histoire de l'art lui doit ses plus belles réalisations. Sans lui, Bach n'aurait pas composé ce monument qu'est *La Passion selon saint Matthieu*, ni Mozart, le poudré, le facétieux, ses grandes messes et son *Requiem*. En tremblant, les Hébreux l'appelaient «Celui qui est», n'osant prononcer son nom, ou lui en donnant plusieurs, ce qui, du point de vue de la déférence, revient sans doute au même.

À Canal D, dimanche soir, le sacré, ce qu'il fut, ce qu'il en reste, ce qui en lui se dérobe même après que les dogmes et le rite ont balisé le chemin, le sacré, c'est-à-dire Dieu, occupera la meilleure case de la grille horaire. En soi, le fait est significatif. Il témoigne, sur le mode de l'inquiétude, d'une quête de sens bien contemporaine dont deux documentaires de l'ONF se font maintenant l'écho... en creux.

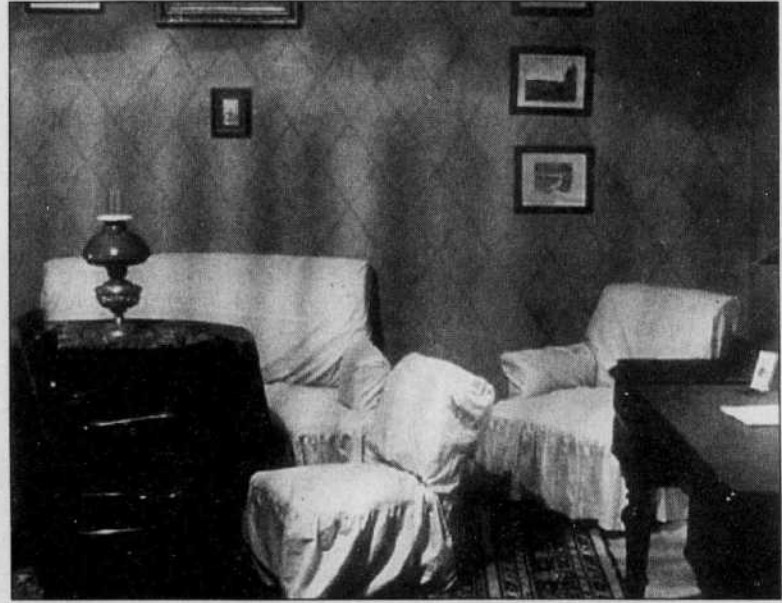
Car moins que de la foi, il s'agit ici de la perte de celle-ci, de son absence, de son recul dans la société ou, sur le plan individuel, d'aspirations spirituelles déçues. *Croire*, de Lina B. Moreco, aurait pu tout aussi bien s'intituler *Ne pas croire*. Il met en scène un homme, en l'occurrence réduit à l'objectif d'une caméra, qui entreprend l'un des plus fameux pèlerinages de la chrétienté depuis le haut Moyen Âge, celui de Saint-Jacques de Compostelle. Ses prédécesseurs sur la route se sont ainsi appelés François d'Assise, pour ne nommer que celui-là. Tout comme ce dernier, ils ont parcouru à pied les milliers de kilomètres devant les mener jusqu'à la ville de Santiago de Compostela, en Galicie, dans la cathédrale de laquelle ils savaient pouvoir trouver la paix en même temps que l'assurance de leur salut. Et encore de nos jours, ils sont plusieurs, croyants et incroyants, à prendre la route.

Un ciel muet

Naïveté? Romantisme? Notre pèlerin aurait tant voulu être foudroyé! Plutôt, il aura admiré des paysages grandioses, fraternisé avec des compagnons d'un soir, bu le vin, partagé le pain, et il aura connu la belle fatigue de l'effort physique. Mais de révélation, de transport religieux, de foi qui saisit et fortifie: rien.

Avec une égale finesse, la caméra

VOIR PAGE B 3: SACRÉ



NOVOSTI

Le cabinet de travail d'Anton Tchekhov à la maison-musée de l'écrivain, à Moscou.

FORMULE INTERPRETES 12 PRESENTE PAR DANSE
Liza Kovacs en solo

INTERPRETE Liza Kovacs
CHOREGRAPHES Helene Blackburn, Benoit Lachambre, Jose Navas, Dominique Porte
COLLABORATEURS Mark Adam, Lucie Bazzo, Laurent Masle, Luc Ouellette, Trac Costume

Liza Kovacs s'impose sur scène avec finesse, feusque et sensualité. Une interprète envoûtante.

PROJET
KOVACS

Réervations (514) 525-1500
Réseau Admission (514) 790-1245
Prix de groupe (514) 525-3595

du 16 au 19 et du 24 au 26 février 2000, 20h
matinée le 26 février à 14h

LE DEVOIR FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

540, Chénier, Métro Sherbrooke

DANSE D DANSE présente
une coproduction de LOMA et du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Festival Montréal en Lumière

H-Art-Chaos
La troupe controversée du Japon

Secret Club
Floating Angels
2000

Trois soirs !!!
seulement

Ce spectacle fait partie de la Saison Danse Danse 1999-2000 et est disponible en abonnement jusqu'au samedi 19 février. Consultez la brochure !!!

2-3-4 mars à 20h
BILLETTERIE (514) 987-6919
Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure 300, boul. de Maisonneuve E. Métro Berri-UQAM
RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245

CARBONE 14 présente
femme comme paysage
une performance de LIN SNELLING

«Une ode à ce corps humain magnifique, fascinant et mystérieux (...), beau et troublant.»
S. Brody, LA PRESSE

«L'art de Snelling, si lumineux, nous enveloppe et nous berce doucement. (...) une belle oeuvre... sans frontière.»
A. Martin, LE DEVOIR

«(...) L'une des performances les plus inhabituelles que j'ai vues depuis des années. (...) immensément touchante.»
L. Howe-Back, THE GAZETTE

du 1^{er} au 11 mars

EN VENTE MAINTENANT - NOMBRE DE PLACES LIMITÉ
RÉSERVATIONS: USINE C (514) 521-4493 / ADMISSION 790-1245

POUR LA PREMIÈRE FOIS À MONTRÉAL

1^{er}, 2 et 3 mars 2000 à 20h

RESISTANCE
kaeja d'ance (Jurbulo)

CHOREGRAPHE: ALLEN KAEJA EN COLLABORATION AVEC LES DANSEURS
INTERPRETES: TOM CASEY, PHILIP DROBE, KAREN KAEJA, SUSAN LEE, HEIDI STRAUSS, TEEMA WALKER
LUMIERE: JYRI SUOMINEN

La dernière partie de la plus récente trilogie de Kaeja inspirée de l'Holocauste

«Incisif, intense... Style évocateur, empreint d'une obscure et saisissante beauté.»
Time Out, Angleterre

L'AGORA DE LA DANSE 525-1500
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE Admission 790-1245

LES ARTS

SACRÉ

SUITE DE LA PAGE B 2

tout frémissant d'une sainte colère, s'inquiète de ces adolescents laissés à eux-mêmes, tentés de répondre par le suicide à l'archaïque souffrance des passages qu'une société hédoniste ne leur a pas appris à mesurer.

Ce n'est pas tous les soirs que la télévision, elle-même source inépuisable de bruit, s'accorde le luxe de deux heures de réflexion sur un sujet aussi universel.

Et l'on peut penser, par la qualité de leur propos, que ces deux documentaires n'auront jamais aussi bien rempli leur fonction qu'en donnant envie vers 23h, comme c'est probable, de laisser toute la place au silence.

CROIRE, SUR LE CHEMIN DE COMPOSTELLE

Un film de Lina B. Moreco



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Une scène de *Croire...*, un documentaire réalisé par Lina B. Moreco

L'ÉCLIPSE DU SACRÉ. LE CATHOLICISME EN CRISE À L'AUBE DE L'AN 2000

Un film de Nicola Zavaglia
Durée: 52 minutes chacun
Une production de l'ONF
À Canal D, dimanche 20 février, à 21h

En guise de complément, quelques lectures (silencieuses):

■ *Des religions et des hommes*, Jean Delumeau, Paris, Le Livre de poche, «La Pochothèque», 1999. L'adaptation écrite d'une série de 46 émissions sur le même thème présentées en 1996 sur la Cinquième Chaîne de la télévision française. Une encyclopédie des grandes religions à la lecture passionnante.

■ *L'Amour des voyageurs*, Paul de Siney, Paris, Balland, 1998. Le récit d'un jeune homme qui se lance à son tour sur le chemin poétique et spirituel de Compostelle. Instructif et beau.

Ballets jazz de Montréal

Changement d'image

JULIE BOUCHARD

« Ça fait un an et demi qu'on se prépare pour ce nouveau spectacle. » Un spectacle présenté le 29 janvier en première au Centre national des arts, à Ottawa. Une épreuve, raconte Louis Robitaille, directeur artistique des Ballets jazz de Montréal (BJM). « J'étais extrêmement nerveux. J'ai l'impression que nous sommes en train de passer une étape importante pour la compagnie. » Comme les derniers spectacles présentés par les BJM, ... à fleur de peau / with soul est composé de plusieurs courtes pièces. Toutes ont été créées par de jeunes chorégraphes formés en danse classique mais ouverts aux influences du monde moderne: Dominique Dumais et Shawn Hounsell, Mia Michaels et Myriam Daisy. Dumais et Hounsell sont Canadiens, Michaels est Américaine, Daisy, d'origine française. Un programme qui illustre bien la nouvelle orientation des BJM: devenir le phare de la nouvelle création chorégraphique au Canada, en gardant des portes ouvertes sur l'extérieur. Orientation confirmée avec l'arrivée de Louis Robitaille aux BJM en 1998 mais qui sera présentée pour la première fois au public montréalais. Avec ... à fleur de peau / with soul, nous misons une carte, souligne un Louis Robitaille inquiet de la réaction du public. Est-ce la bonne? À voir entre les 23 février et 11 mars à l'Espace Go.

... à fleur de peau / with soul... Un titre qui s'est imposé à celui qui veut mettre les interprètes de la compagnie au premier plan. « Les premiers mots qui me sont venus en tête sont "with soul", raconte un Louis Robitaille presque tenté de s'excuser que cela soit des mots anglais. With soul, « parce que les danseurs sont de véritables performeurs. Ils dansent avec leur corps et leur âme. Ils donnent tout. » Et aussi parce que malgré les changements annoncés au sein de la compagnie, il fallait lui conserver son âme. À fleur de peau? À fleur de peau comme les danseurs. « À fleur de peau,

parce qu'en les regardant danser, j'ai tout perçu leur sensualité, leur fragilité, leur sensibilité. » Des danseurs qui parfois dansent pour les Ballets jazz depuis le tout début des années 90. Des danseurs fidèles, impliqués dans le roulement de la compagnie.

Un style

Qui ne s'en souvient? Les Ballets jazz de Montréal furent dans les années 70 et 80 une des compagnies de danse les plus courues au Québec. Non seulement ils remplissaient les salles où ils se produisaient mais ils ont réussi à créer un véritable engouement pour le ballet jazz. Un style né de la rencontre entre la danse jazz, importée des États-Unis, et le ballet classique. D'où son nom: ballet jazz. Un style développé à Montréal et auquel un nom fut longtemps associé: Eddy Toussaint. Le succès des BJM ne passa pas le seuil des années 90. La compagnie continua de se produire mais sans être capable de renouveler son image. Et les années qui suivirent furent marquées par un roulement continu à la direction artistique de la compagnie sans que personne ne sache lui donner d'orientation précise. Devant tant d'indécision, les diffuseurs et les producteurs se désintéressèrent. Les résultats se font sentir aujourd'hui. « Nous sommes dans un creux de vague en ce moment. Cette année, la saison ne compte même pas 40 semaines. La compagnie n'a pas connu ça depuis des années », avoue Louis Robitaille, bien décidé à changer l'image de la compagnie. « Nous sommes en train de faire un travail énorme », précise-t-il, poursuivant sa pensée en relatant les coups de fil aux producteurs, aux agents de tournée, aux journalistes, etc. Des retombées? « Nous les voyons déjà. Ne pensons qu'à la résidence que la compagnie fait chaque été au Domaine Forget. Ou à la tournée que nous préparons en Europe. » Changer l'image des Ballets jazz? Oui, mais sans perdre leur âme. « Les Ballets jazz de Montréal se sont toujours fait un bonheur de transmettre au public



NICOLE RIVELLI

Louis Robitaille et Vanessa Convery dans *Entre-deux*, de Dominique Dumais

la joie de danser», précise Louis Robitaille. Un bonheur auquel il adhère encore aujourd'hui et qu'il préfère à la noirceur et aux tourments parfois explorés en danse moderne. Un bonheur qu'il entend donc poursuivre, lui qui fait du succès au box-office un impératif. « Il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas une compagnie de nouvelle danse. Nous visons un public très large et, en cela, nous nous rapprochons des Grands Ballets canadiens. » Continuer de transmettre le plaisir de danser mais en lui associant une nouvelle philosophie de façon à ce que nous soyons reconnus comme le lieu de la diffusion de la danse néoclassique au Canada. « Les danseurs de la compagnie sont formés en danse classique. Tout comme les chorégraphes qui travaillent avec nous. Notre vocabulaire de base est donc classique, mais les chorégraphes montés par nos chorégraphes témoignent d'une ouverture sur les influences du monde moderne: danse moderne, classique, street dance, folklore, etc. » Une ouverture qu'il est aussi possible de retrouver dans le répertoire des Grands Ballets canadiens, qui réservent une large part de leur programmation annuelle à la danse contemporaine. Mais à la différence des GBC, qui ne présentent que

des chorégraphes reconnus internationalement, comme Forsythe, Nacho Duato ou Jiri Kylian, les Ballets jazz de Montréal se concentreront sur la nouvelle génération de chorégraphes, canadiens d'abord, mais aussi de l'extérieur du pays.

Et le mot « jazz » dans tout cela? At-il encore une raison d'être? « S'il existe une définition du jazz, elle est probablement dépassée [...]. Si le jazz est quoi que ce soit en particulier, c'est peut-être cette propension à l'individualisme, à s'objecter au conservatisme, à explorer et à jouer », écrivait Timothy Sullivan, collaborateur, à titre de musicien, au spectacle ... à fleur de peau / with soul. Un commentaire que s'empresse de brandir Louis Robitaille avant d'ajouter, pince-sans-rire, que s'il se restreint aux rayons « jazz » lorsqu'il va chez Archambault, il ne trouve rien de « très contraignant » à cela. En tout cas, « pas jusqu'ici ».

... À FLEUR DE PEAU / WITH SOUL

Une production des Ballets jazz de Montréal présentée à l'Espace Go, 4890, boulevard Saint-Laurent, du 23 février au 11 mars à 20h30.

CROISADES

Les Créations Diving Horse présentent
Texte de Michel Azama
Editions THÉÂTRALES (Paris)
Mise en scène: Robert Astle
Avec Jean Boilard, Nathalie Claude, Patrice Coquereau, Suzanne Lemoine, Renée-Madeleine Le Guerrier, Patrick Olafson-Henault, Daniel Parent, Patrice Savard, Stéphane Théoret
Scénographie et costumes: Lotis Hudon
Éclairages: David Perreault, Ninas
Conception sonore: Kirk Wight
du 16 février au 4 mars 2000
1371, rue Ontario Est
Réservations: (514) 526-6582
ADMISSION: (514) 790-1245

Du 1^{er} au 25 mars 2000
Une création du Théâtre d'Aujourd'hui.
De Jean-Pierre Boucher Mise en scène: René Richard Cyr
Avec Janine Sutto, Huguette Oigny, Monique Mercure, Gilles Pelletier, Pierre Collin, Catherine Bégin, Claude Gai, Marthe Choquette.
Concepteurs: Roxanne Henry, Richard Lacroix, Véronique Borboletti, Éric Champoux, Claude Lemelin, Patricia Ruel.
LES VIEUX NE COURENT PAS LES RUES
COMPLET
1^{er}, 2 et 9 mars
En collaboration avec BANQUE NATIONALE
Théâtre d'Aujourd'hui
3900, rue Saint-Denis
Montréal
T: 514.282.3900
www.emphase.com/tda

Le Roi Lear
de William Shakespeare
mise en scène d'Alice Ronfard
les finissants et finissantes de l'École nationale de théâtre en spectacle du 22 au 26 février 2000 à 20 h
matinée le 27 février à 15 h
entrée 5 \$
Salle Ludger-Duvernay
MONUMENT-NATIONAL
BILLETTERIE: 871-2224
514 790-1245
1 800 361-4595

UNE CRÉATION QUÉBÉCOISE
SOUS LE REGARD DES MOUCHES
TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE MICHEL MARC BOUCHARD
ROGER LA RUE, SEBASTIEN DELORME, MARIE TIFO, CÉLINE BONNIER, NORMAND LÉVESQUE, PAULINE LAPOINTE, SIMONE CHARTRAND, FANNY MALLETT, NICHELINE POITRAS
DUCEPPE DU 16 FÉVRIER AU 25 MARS
CKAC 750, Le Pressé, Télé-Québec, Châtelaines, TVR, FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
Théâtre Jean-Duceppe
Place des Arts
Télé: (514) 961-9111
www.pda.qc.ca
Réservations: (514) 961-1245
Boulevard de la Chapelle

NOUVELLES SUPPLÉMENTAIRES Jusqu'au 4 mars
LONESCO LES CHAISES
DU 1^{ER} AU 26 FÉVRIER 2000
Mise en scène: Paul Buissonneau
Avec Hélène Loiselle, Gérard Poirier et Georges Molnar.
Assistance à la mise en scène: Alain Roy. Concepteurs: Mario Bouchard, François Barbeau, Stéphane Mongeau et Silvy Grenier.
(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca - 4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier
Service de garderie le samedi et le dimanche en matinée sur réservation seulement
À VOIR ABSOLUMENT!!!
Un petit chef-d'œuvre!
Le Devoir
Ce petit bijou de production... de quoi se lever de sa chaise pour applaudir!
La Presse
Un spectacle essentiel à voir et à revoir!
Montréal Ce Soir, Radio-Canada
Une mise en scène parfaite des Chaises!
Journal ICI Montréal
Hélène Loiselle et Gérard Poirier, un formidable duo d'acteurs:
Une belle réussite!
Journal Voir
C'est délicieux!
Salut Bonjour! TVA
Buissonneau / Lonesco : Osmose totale; et les comédiens sont sublimes...
Multimédi'Art - 100,7 fm La Chaîne culturelle
Poirier and Loiselle: a joy to watch, always inventive...
The Gazette

Les dents longues et la tête vide

BOILER ROOM

Réalisation et scénario: Ben Younger. Avec Giovanni Ribisi, Vin Diesel, Nia Long, Ben Affleck. Image: Enrique Chediak. Montage: Chris Peppe. Musique: The Angel. États-Unis, 2000, 120 minutes. Cinéplex Odeon.

ANDRÉ LAVOIE

S'il faut en croire le réalisateur Ben Younger, qui passa des mois à interroger une foule de jeunes requins de la finance et autres «accrocs» des valeurs boursières, la seule obsession de tous ces cravatés est de faire le maximum de fric en bernant le plus grand nombre de gens. Pour arriver à leurs fins, et le plus vite sera le mieux, tous les coups sont permis, et les plus salauds font souvent figure de record olympique.



Giovanni Ribisi et Ron Rifkin dans *Boiler Room*, de Ben Younger

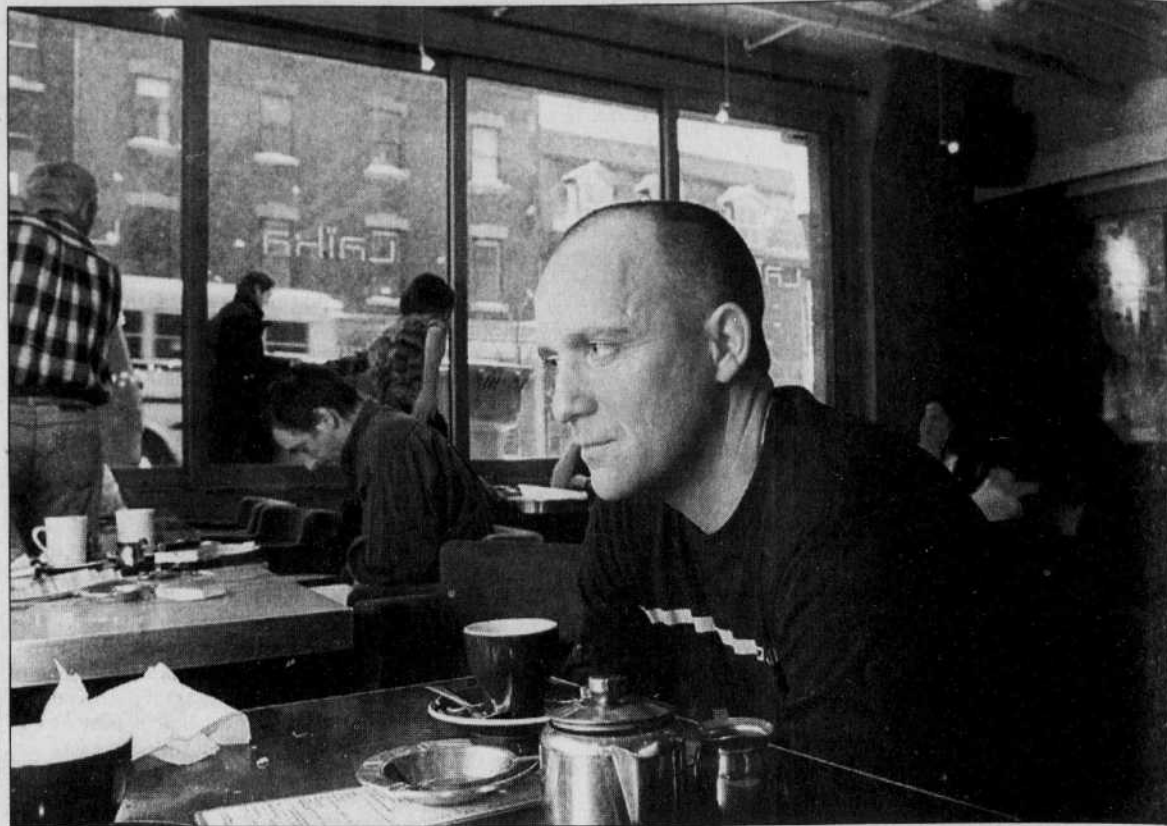
C'est dans cet univers survolté, où l'économie a définitivement remplacé le rock'n'roll, que s'agitent les personnages de *Boiler Room*, tous dans la vingtaine fringante mais d'un égoïsme, d'un cynisme et d'une bêtise à faire dresser les cheveux sur la tête. Ces Robin des bois du néolibéralisme extorquent, sans trop de problèmes de conscience, les pauvres pour mieux graisser la patte des riches, à commencer par eux-mêmes. Dans ce contexte, qui s'étonnera de les voir réciter, à la virgule près, les dialogues de *Wall Street* d'Oliver Stone comme s'il s'agissait de versets évangéliques ou d'une pièce de Shakespeare?

À l'image du très jeune Seth Davis (Giovanni Ribisi), il y a de quoi être hébété devant toute cette fourmilière d'agents de change qui passent leur journée à convaincre des hommes un peu trop naïfs d'investir dans des en-

treprises bidons et de faire des placements douteux. Entre son petit casino qu'il dirigeait dans la plus parfaite illégalité et la formidable arnaque que constitue la firme de courtage J.T. Marlin, Seth ne sait plus trop où donner de la tête. Mais en compagnie de cette bande de rapaces, l'apprenti saura vite se frayer un chemin, allant jusqu'à devancer son «mentor», Greg (Nicky Katt), mais en réalisant un peu tard que tout ce cirque n'est qu'une gigantesque supercherie. Rien pour redorer son image auprès de Marty (Ron Rifkin), un père autoritaire incapable d'approuver ses «choix de carrière».

Justement à la manière de *Wall Street*, les stars en moins (sauf Ben Affleck, peu convaincant dans la peau d'un recruteur aux méthodes expéditives), *Boiler Room* tente de jeter un éclairage cru et cruel sur ce monde qui fonctionne selon un code d'éthique très élastique. Mais suffit-il d'une caméra virevoltante, de quelques engueulades et bien du claquage de bretelles pour rendre le tout crédible et surtout captivant? Pas plus chez Stone, qui prenait son agitation pour un regard d'auteur, que chez Ben Younger l'entreprise de prétendue démolition ne fonctionne vraiment puisque l'un et l'autre éprouvent autant de fascination que de répulsion à décrire cet univers peuplé d'arrivistes.

Dans ce film, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler *Glengarry Glen Ross* (la pièce de David Mamet est considérée ici, à tort ou à raison, comme la bible de ce qu'il faut faire pour escroquer avec élégance), Younger veut à la fois montrer la dureté du milieu et faire preuve d'une certaine compassion, incarnée surtout par le personnage de Seth Davis. Malheureusement, tous les autres correspondent à la piètre idée que l'on peut se faire d'eux, jouant les frondeurs au téléphone ou les grosses brutes dans les bars. Ils semblent sacrifiés au profit d'une logique de dénonciation qui ennue plus qu'elle n'indigne. Toutes les intrigues secondaires (la relation tendue de Seth avec son père et celle, plus tortueuse, avec une secrétaire de la compagnie, sans compter le drame d'un homme qui engloutira toutes ses économies pour ne réussir qu'à détruire sa famille) viennent à peine rendre plus humain, moins désincarné, cet espace clos qui se révèle vite étouffant. Et comme à l'image des nombreux complots trois pièces vus dans le film, le tout apparaît passablement terne.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Full Blast «est un film sur le désœuvrement des hommes, explique son réalisateur, Rodrigue Jean. Et ce problème-là se retrouve partout. En Angleterre, où je vis souvent depuis quelques années, autant qu'ici. À l'école, rien ne va plus pour eux... Certains trouvent mon film déprimant, mais la réalité est-elle si positive?»

Troublant baptême

Rodrigue Jean explore dans son premier film un monde de chômage, d'ennui et de nature infinie

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ils ne sont pas légion, les films tournés en Acadie. *Full Blast*, le premier long métrage de Rodrigue Jean, surgit comme un précédent. Téléfilm financé habituellement des films en français au Québec, mais ailleurs? Non. Depuis trois ans, l'équivalent de la SO-DEC au Nouveau-Brunswick fut mis sur pied, bureau régional qui permet d'aller chercher de l'argent fédéral. Rodrigue Jean appelle ça de la chance, le fait d'avoir pu tourner dans sa province maritime plutôt que de montrer les ruelles de Montréal, comme tout le monde.

Full Blast porte à l'écran le roman du poète et romancier du Nouveau-Brunswick Martin Pitre, lequel s'est suicidé après le tournage avec un fusil,

comme un personnage du film tente de le faire. Troublant baptême. Précisons que *Full Blast*, qui sort aux Rendez-vous du cinéma québécois avant de vendre l'affiche en salle à Montréal la semaine prochaine, respire avec l'air du large, pénètre dans un lieu de chômage, d'ennui et de nature infinie. Il ne fera rien pour redorer le blason viril dans son film, Rodrigue Jean. Les hommes n'ont rien à y faire que se battre, baiser, boire. Démoralisant et réaliste à la fois.

Désœuvrement

«C'est un film sur le désœuvrement des hommes, explique le cinéaste. Et ce problème-là se retrouve partout. En Angleterre, où je vis souvent depuis quelques années, autant qu'ici. À l'école, rien ne va plus pour eux. Après... Ils ont un trop-plein d'énergie et ne savent pas où le canaliser. Certains trouvent mon film déprimant, mais la réalité est-elle si positive? Mes personnages vivent dans un monde en transition où l'économie traditionnelle basée sur des ressources est en train de disparaître. De cette transition, ils font les frais.»

«J'ai été au départ fasciné par le roman de Martin Pitre, précisait-il, un des premiers romans de chez nous à aborder un thème contemporain avec des personnages fragiles.» Exit la Déportation, ici il est question de bière, de dope, de sexe et d'ennui.

Si vous demandez à Rodrigue Jean en quoi la version finale diffère du rêve qu'il caressait, s'il dit mettre de l'eau dans son vin en cours de réalisation et baisser ses prix, il rigole. «J'ai écrit le scénario, mais je n'ai pas écrit le scénario. Avec des documentaires à sa feuille de route, aucun long métrage, cet ex-danseur originaire de Caraquet pensait tourner avec des non-professionnels, à échelle réduite, à très petit budget. Qui le connaissait, de toute façon?»

Mais le scénario fut figé longtemps avec Jacques Marcotte d'abord, puis avec Nathalie Loubeyre ensuite. L'histoire a intéressé les institutions, des acteurs aussi. David LaHaye accepta le rôle principal. Quant à Louise Portal, elle a plongé dans la peau de Rose, la waitress au grand cœur, maîtresse du héros. «J'avais écrit le rôle pour Louise Portal, sans penser qu'elle

accepterait. Ce n'est pas mon milieu, vous comprenez?» Elle a d'abord cru que c'était une blague puis, à la lecture du scénario, elle fut la première à répondre oui. S'ajouta aussi la chanteuse acadienne Marie-Jo Thériou, qui campe une musicienne et jeune mère en révolte contre son mari infantile.

Rodrigue Jean savait ce qu'il voulait, côté images: le grain, la proximité avec l'acteur, le sens du paysage, des techniciens de l'Europe de l'Est. Il mit la main sur Stefan Ivanov (qui avait déjà travaillé avec Raoul Ruiz) à la direction photo. «Les techniciens de cette région du monde cherchent l'âme des acteurs.» C'était parti.

Et puis, il eut l'isolement du plateau près de Caraquet, à Bathurst, une des plus anciennes villes industrielles d'Amérique du Nord. Six semaines en un lieu clos, avec la concentration de jeu, l'intimité que l'éloignement implique. «Ça coûte de 15 à 20 % supplémentaire quand on tourne en région, précise Rodrigue Jean. Transporter, loger tout le monde, trouver du matériel technique, des éléments de décor. Les gens ne s'imaginent pas...»

«Mais il y a la mer, l'infini, le contraste avec les espaces intérieurs confinés et l'horizon trop grand pour les gens, qui se retournent vers le confinement.» Le personnage de David LaHaye, le cinéaste le compare à une sorte de *Teoreme*, de Pierrot le fou, un être que tous désirent, hommes et femmes, et qui ne sait que se soumettre à l'attirance des autres. «J'ai rarement vu un acteur aborder un rôle aussi difficile avec une telle simplicité, une telle générosité, précise-t-il. *Full Blast* est rempli de scènes sexuelles, nues. Tout le monde a plongé bravement, malgré la difficulté. Mais chacun voulait comprendre le pourquoi des scènes.»

«En otages loin des grands centres, nous avons pu travailler énormément sur les personnages, tous plus ou moins paradoxaux. J'ai beaucoup discuté avec les acteurs. David LaHaye me disait qu'il n'avait jamais tant travaillé un rôle depuis l'École nationale.»

Rodrigue Jean n'a pas envie de se mettre à tourner des films urbains. Il vient de finir un scénario, une histoire de frère et de sœur trop près l'un de l'autre. Et l'action se déroulera en partie... dans le Grand Nord.

LE CŒUR DE MATTINGLY

DE ROBER RACINE

du 1er au 4 mars et du 8 au 11 mars 2000

Le *Cœur de Mattingly* est une production de la Compagnie Théâtre Acte 3 en coproduction avec le Musée d'art contemporain de Montréal.

Comédiens : ISABELLE MOREAU et RONALD HOULE
Metteur en scène : GUY LAPIERRE
Assistant metteur en scène : JEAN-MAURICE GÉLINAS

Adultes : 20 \$ • Étudiants : 16 \$
Renseignements et réservations : (514) 847-6226

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
185, rue Sainte-Catherine Ouest Québec #3
www.macm.org

Acte 3

7 nominations aux César

dont

Meilleur film - Meilleur scénario
Meilleure actrice - Meilleure réalisatrice

Nathalie BAYE - Tonic MARSHALL

Venus beauté

UN FILM DE TONIE MARSHALL (INSTITUT)

A L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS DAUPHIN LAVAL (Carrefour)

CINÉPLEX ODÉON BROSSARD CINÉMA PINE STE-ADELE

13 ANS

SON DIGITAL

La Maison Théâtre buissonnière présente

duos

Un spectacle de danse de la compagnie O Vertigo
Chorégraphies de Ginette Laurin

Du 22 au 27 février 2000

En prolongation : 28 mars au 2 avril 2000

Au programme des extraits de
Chagall • En Dedans • La Vie qui bat

Billets en vente
(514) 288-7211 poste 1

ou admission 514 790-1245
1 800 361-4595

Vous pouvez obtenir gratuitement
notre brochure de saison.



Photo : Christine Guest

TVR LE DEVOIR

245, rue Ontario Est
Metro Berri-UQAM

3 nominations aux César

Meilleur premier film
Meilleur espoir féminin
Meilleur espoir masculin

«Coup de foudre...
une réussite exceptionnelle.»
«Un film extraordinaire.»
«Ce film est une totale réussite.»
«À voir d'urgence!»
«Superbe... un film électrisant!»

Karnaval

de Thomas Verczé

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS

Le cinéma

Pour l'horaire complet,
consultez

LE DEVOIR
L'Agenda



LES ARTS

CINÉMA

À coups de pied dans le bouddhisme

THE CUP

Réalisation et scénario: Khyentse Norbu. Avec Orgyen Tobgyal, Neten Chokling, Jamyang Lodro, Godu Lama. Image: Paul Warren. Montage: John Scott. Musique: Douglas Mills. Australie, 1999, 93 minutes. V.o. avec sous-titres anglais. Cinéplex Odéon

ANDRÉ LAVOIE



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM
Une scène du film *The Cup*, de Khyentse Norbu

quelques punitions, réussissant à convaincre le supérieur du monastère de se procurer un téléviseur pour assister «au combat de deux nations civilisées autour d'un ballon».

Khyentse Norbu, assistant de Bertolucci pour *Little Buddha*, «désacralise» en quelque sorte cet univers hautement mythique sans pour autant manquer de respect à ces moines dont l'engagement demeure exemplaire. Il pose un regard tendre et moqueur, loin de l'admiration béate, cherchant à capter un quotidien marqué autant par la trivialité que par la spiritualité. Les jeunes novices, et même les moines les plus convaincus, ne sont pas imperméables aux influences extérieures et le cinéaste décrit ce choc des cultures moins comme une fatalité qu'un phénomène naturel qui n'a rien d'une manifestation des forces du mal.

Alors que le film semble se présenter d'abord comme une autre dénon-

ciation du régime chinois à l'égard du Tibet (on s'inquiète du sort des deux jeunes Tibétains qui ont sans doute eu bien du mal à traverser la frontière), la présence, parfois très envahissante, de Orgyen relègue vite les questions politiques au dernier plan. L'impertinence de l'adolescent, ses nombreuses combines pour arriver à ses fins, de ses escapades nocturnes à ses méthodes de chantage pour extirper de l'argent à ses confrères, rendent le portrait de ce monastère tout à fait sympathique et surprenant.

The Cup souffre bien sûr du manque d'assurance de Khyentse Norbu, puisqu'il s'agit de son premier film et que tous ses interprètes jouent, à peu de choses près, leur propre rôle. Un rythme hésitant, des personnages rapidement sacrifiés (on croit que l'attention se portera sur les deux nouveaux réfugiés mais ils s'éclipsent devant Jamyang Lodro, ni plus ni moins la «star» du film) et des blagues qui s'éternisent ou deviennent redondantes révèlent son inexpérience, mais le tout n'est vraiment pas dépourvu de charme.

Norbu donne de la religion bouddhiste une vision véritablement humaine et fraternelle, ce qui n'est pas sans nous la rendre encore plus séduisante, car plus «accessible»: elle n'apparaît pas taillée que pour des êtres éhémères... Il dénonce, de manière subtile, l'autoritarisme aveugle (d'abord intransigeant, Geko finit par céder au bon sens des novices), fait un joli pied de nez à l'impérialisme américain (les bouteilles de Coca-Cola servent de ballon et de lampion) et se moque de la Chine avec intelligence mais sans insistance (le riz y serait sans saveur). Devant tant de qualités, comment ne pas souhaiter que plus de cinéastes se convertissent au bouddhisme...

Zone trouble

SOMBRE

Réalisation: Philippe Grandrieux. Scénario: Philippe Grandrieux, Pierre Hodgson, Sophie Fillières. Avec Marc Barbé, Elina Löwensohn, Géraldine Voillat. Image: Sabine Lancelin. Musique: Alan Vega.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Impossible de recommander *Sombre* au spectateur. Impossible pour des raisons, disons-le, morales, à cause du climat malsain qui baigne cette œuvre unique, comme du choc intérieur qu'une telle atmosphère suscite. Et pourtant... Impossible de ne pas la recommander non plus. Le film est une expérience puissante, brutale, qui réclame d'abandonner devant l'écran ses balises, ses idées toutes faites, sa conception du bien et du mal, pour plonger en des zones glauques de l'inconscient aux pulsions innommables.

Sorte de *Road movie*, mi intérieur mi campé dans le centre de la France près des Alpes, *Sombre*, premier long métrage de Philippe Grandrieux, met en scène un tueur en série, Jean (Marc Barbé), qui étouffe ses victimes, des jeunes femmes, après avoir eu avec elles des relations sexuelles, puis reprend la route. Conduire, baiser, tuer: Marc Barbé, doté d'une énergie noire concentrée, close comme un couvercle, endosse la peau du prédateur avec une aisance qui donne le frisson. Rien ne pénètre sa carapace, sauf un rayon noir amoureux dont on ne comprend jamais la vraie nature. Grandrieux a mis de côté tous les appuis logiques que la présence d'un tueur en série dans une région perdue suscite: enquête de police, battues, plaintes des témoins, etc. Ici, rien.

Le loup rôde librement, il frappe, il tue, il reprend le volant avec des autoroutes pour décor, des bars, une plage, une terre aride. Mais tout est assombri même quand la lumière essaie de se frayer un chemin parmi les ténèbres. Avec l'image aux longs plans-séquences saccadés, la musique d'incantation et de hantise, le spectateur suffoque de concert avec le climat.

Pas de repères moraux

Des films sur les tueurs en série, on en a vu depuis quelques années à la pelle. Celui de Philippe Grandrieux se distingue par l'absence totale de jugement moral du cinéaste porté sur ses actes, par l'identification du spectateur à un tel personnage, par l'éclairage aussi sombre que le titre, par les cadrages agités, attrapant des pieds, une tête, une main, sortant du plan, participant au malaise suscité par le thème.

Le film dit la rencontre entre le sociopathe, une belle jeune femme lu-

mineuse et vierge (elle s'appelle Claire!), incarnée avec sensibilité par Elina Löwensohn, et sa sœur Christine, plus délurée (Géraldine Voillat). Triangle malsain, violent, dont la tête est un loup toujours au bord du meurtre, lié à Claire par un lien amoureux qui le retient au bord du gouffre.

Ici, tous les repères moraux ont disparu puisque la blanche agnelle, plutôt que de se cantonner dans son statut d'innocente victime, entre dans l'univers du loup, emprunte presque sa nature. Et une certaine scène de beuverie, de quasi-partouze avec des hommes de hasard, paraît plus troublante que les sursauts de violence, parce que non explicite, non expliquée, entièrement insalubre.

Sombre nous fait pénétrer en apnée jusqu'au magma initial, alors que la terre n'était pas encore séparée des eaux, quand tout pataugeait dans une espèce de boue dont la vision fascine et dégoûte.

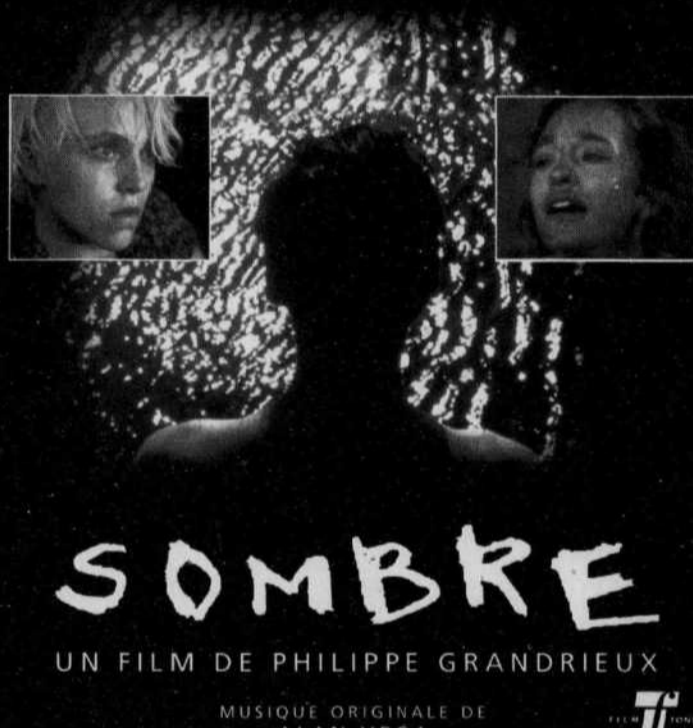
«CE FILM S'ATTAQUE AUX SENS À GRANDS COUPS DE CINÉMA BRUT, CELUI DU CHOC DU SON ET DE LA LUMIÈRE.»

Denis Côté, ICI

«TROP TRANCHANT POUR LAISSER INDIFFÉRENT, TROP ENGAGÉ POUR NE PAS DIVISER.»

Jacques Mandelbaum, LE MONDE

ELINA LÖWENSOHN MARC BARBÉ GÉRALDINE VOILLAT



SOMBRE

UN FILM DE PHILIPPE GRANDRIEUX

MUSIQUE ORIGINALE DE ALAN VEGA

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ eCentris 3536, boul. St-Laurent Billetterie: (514) 847-2206 CINÉMA PARALLÈLE tous les jours: 14h30 - 19h00

3 NOMINATIONS AUX CESARS Meilleure première oeuvre de fiction Meilleure actrice - Karin Viard Meilleur espoir masculin - Laurent Lucas

«La réalisation subtile de Solveig Anspach s'avère d'une grande acuité émotive... un réalisme saisissant!»
Karin Viard est magnifique!
- Marc Cassivi - La Presse

Haut les cœurs!

UN FILM DE SOLVEIG ANSPACH KARIN VIARD LAURENT LUCAS

Version originale française avec sous-titres anglais À L'AFFICHE! eCentris 3536, boul. St-Laurent Billetterie: (514) 847-2206 14h00 - 16h30 - 19h00 - 21h20

NOMINATION AUX OSCARS® MEILLEUR FILM ÉTRANGER

★★★★★

«Normand Provencher, LE SOLEIL»

TOUT SUR MA MÈRE de Pedro Almodóvar

Blackwatch DISTRIBUTION

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS CINÉMA PINE STÉ-ADÈLE

2 NOMINATIONS AUX OSCARS® SEAN PENN MEILLEUR ACTEUR SAMANTHA MORTON MEILLEURE ACTRICE DE SOUTIEN

★★★★★

«Daniel Roux, LE JOURNAL DE MONTREAL»

Accords et Désaccords

Blackwatch DISTRIBUTION

À L'AFFICHE! VERSION FRANÇAISE CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN V. VERSION ORIGINALE EN ANGLAIS CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG SON DIGITAL

Les **miroirs aveugles** un film de Jean Tessier

Une galerie de portraits d'hommes et de femmes à la recherche d'un partenaire ou d'aventures par l'intermédiaire de services téléphoniques et de l'internet.

Produit par Filmovie en coproduction avec l'Office national du film du Canada ::

Du 11 au 24 février à 15 h et 21 h

Admission 8\$ • Etudiant / Aîné 6\$

CINÉMA PARALLÈLE www.cinemalibre.com/miroirs

eCentris 3536, boul. St-Laurent Billetterie: (514) 847-2206

• 21 février	Cin-Club Jonquière	20 h
• 22 février	Cinématique québécoise, Mtl	21 h
• 23 février	Cin-Plus St-Georges-de-Beauce	20 h
• 28 février	Cin-Club Chicoutimi	20 h
• 4 mars	Cinéplex Charest, Québec	14 h
• 7 mars	Cin-Club Dolbeau	20 h
• 19 mars	Cinematic Matane	19 h 30

LES MIROIRS AVEUGLES 35 mm, couleur, 108 min, 1999

«...un documentaire essentiel d'une grande actualité.»

Élie Castiel, Séquences

«...un voile se lève sur ces réseaux de solitude interactive...»

Jean-Christophe Laurence, La Presse

«...témoignages fort révélateurs de ce besoin de l'autre...»

Denis Côté, ICI

«...bouleversant documentaire qui vient remettre les pendules à l'heure... et Cupidon à sa place!»

Paul-Henri Goulet, Journal de Montréal

«Le sujet est fascinant, l'intérêt sociologique indéniable, les intervenants sont crédibles et Tessier aborde tout cela avec grande objectivité.»

Juliette Ruer, Voir

«...un document dynamique, très beau visuellement...»

Michel Gagnon, Réseau-Plus

«Chacun de ces personnages nous ressemble...»

Winston McQuade, Multimédia arts, Chaîne culturelle Radio-Canada



LE DEVOIR



Sur le chemin de Compostelle

Le catholicisme en crise

CROIRE

Un film de Lina B. Moreco

www.onf.ca/croire

L'ÉCLIPSE DU SACRÉ

Un film de Nicola Zavaglia

www.onf.ca/eclipse

Deux productions de l'Office national du film du Canada

En primeur dimanche, 21 h à Canal D



LES ARTS

CINÉMA

Baroque et audacieux

HOLY SMOKE
Réalisation: Jane Campion. Scénario: Jane et Anna Campion. Avec Kate Winslet, Harvey Keitel, Pam Grier, Julie Hamilton, Tim Robertson, Sophie Lee. Image: Dion Beebe. Musique: Angelo Badalamenti.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Holy Smoke, le dernier film de Jane Campion, en laissera plus d'un déconcerté. Non, ce n'est pas le film le mieux unifié de la réalisatrice de *La Leçon de piano* (palmée d'or) et de *An Angel at My Table*, elle qui sait

habituellement si bien glisser avec une sensibilité maîtrisée d'une scène à l'autre.

Étrange film, inégal, boitant entre une longue (trop longue) entrée en matière et une fin de parcours beaucoup plus percutante, on y trouvera pourtant une thématique chère à la cinéaste néo-zélandaise: cette exploration du pouvoir sexuel d'une femme comme arme offensive, celui du personnage d'Holly Hunter dans *La Leçon de piano*. Jane Campion aime aussi pousser la passion érotique dans ses derniers retranchements, là où les gens craquent et les masques tombent. Et s'il existe un fil entre ces deux films, il est incarné par Harvey

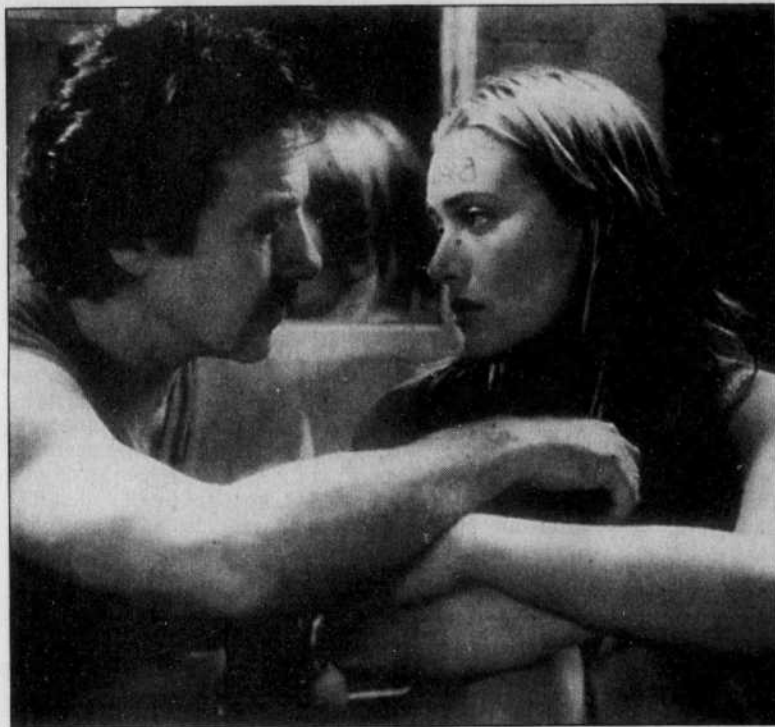
Keitel, héros masculin de l'un comme de l'autre, affirmant sa totale vulnérabilité devant l'amour.

Holy Smoke, qui amorce son histoire en Inde, raconte comment la belle jeune Australienne Ruth (Kate Winslet), en quête d'illumination, tombera pour un gourou, comment maman (Julie Hamilton) viendra la chercher par la peau du cou pour la livrer en Australie aux mains d'un expert américain en «déprogrammation spirituelle», chargé en somme de l'exorciser de la possession du gourou. Usant parfois d'effets spéciaux, jouant d'éclairage, de couleurs saturées, de couchers de soleil incendiaires sur la campagne australienne, de cabanes perdues et de voitures lancées à bride abattue avec un faux panache à la proue, Jane Campion livre certainement ici son film le plus baroque et audacieux, même si cette audace ne lui réussit pas toujours.

Holy Smoke s'éternisera à décrire une famille australienne typique et ridicule de mauvais goût, laquelle sert de berceau à la belle héroïne et dont on comprend qu'elle veuille s'évader à tout prix. Belle sœur sosette, frères incultes, parents bornés, décor hideux, etc. En fait, plus de la moitié du film sera une longue et souvent ennuyeuse amorce au revirement psychologique final, qui lui vaut bel et bien le détour.

Précisons que l'expert américain, qui a réussi à «casser» plusieurs adeptes de sectes et à les ramener dans le droit chemin, frappera avec Ruth un os. Dans une cabane au milieu de la campagne australienne, les rapports entre cet homme âgé et la belle jeune femme en seront d'opposition, d'affrontement, de fracture, de chute. Quand Ruth, affaiblie par la charge psychologique de l'anti-gourou, utilisera son pouvoir sexuel pour l'asservir à son tour et le réduire à néant, les jeux basculeront... et le film deviendra fascinant.

Kate Winslet, désormais associée pour tout le monde à la Rose de *Titanic*, s'acquitte ici de son rôle avec présence et efficacité. Encore qu'on l'ait connue plus fine dans *Sense and Sensibility*. C'est vraiment Harvey Keitel qui porte le film. Quel autre acteur que lui pourrait, sans devenir grotesque, jouer un rôle parfois aussi humiliant, se vautrer dedans, se travestir même, s'abîmer dans le mépris et l'anéantissement en demeurant séduisant au-delà de l'abjection? Certaines scènes chevauchant l'absurde et le tragique dégagent grâce à lui une puissance qui jette à terre tout en générant un vrai malaise. Et cet homme tombé, grand parce qu'allé au bout de son délire, est aussi un acteur qui accepte de se mettre en danger et qu'on applaudit en tant que tel. Derrière tout cela se profile le regard de Campion, qui aime tant donner l'avantage sexuel aux femmes, qui casse le miroir du machisme et laisse ses héros pantelants de désir. Il est certain que ce film inégal et provocant en exaspérera plusieurs, d'autant plus que la dynamique entre le duo central n'apparaît pas très bien huilée au départ, mais l'apothéose de la dernière demi-heure lui apporte une sorte de tardive rédemption qui fait (presque) pardonner des lourdeurs, des redites et des maladrotes.



Harvey Keitel et Kate Winslet dans une scène de *Holy Smoke*, de Jane Campion

«...les singes sont craquants, parfaitement dirigés et bons interprètes, le cadre historique superbe, donne lieu à d'agréables images.» — Cine Live

Hanùman

LE DIEU SINGE

UN FILM DE FRED FOUGEA

À l'affiche dès le 25 février

LE FILM NUMÉRO 1 AU CANADA

«LEONARDO DICAPRIO EST ELECTRISANT.»

«UN VOYAGE VERS L'IMPRÉVU, PLEIN DE SURPRISES, DE TOURNANTS ET DE REVIREMENTS, D'AMOUR ET DE CHARME, DE SENSUALITÉ ET DE DESIR.»

LEONARDO DICAPRIO LA PLAGE

www.thebeachmovie.com

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO LANGELIER 6	CINÉPLEX ODÉON LONGUEUIL (Place)
MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	MÉGA-PLEX GUZZO PONT-VIAU 16	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour)	CINÉMA ST-EUSTACHE
CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUAY ENCORE	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR DORION
LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8	CINÉ ENTREPRISE PLAZA REPENTIGNY	CINÉ ENTREPRISE VALLEYFIELD	LAISSEZ-PASSER ST-BASILE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

FAMOUS PLAYERS PARAMOUNT THX	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CINÉPLEX ODÉON CAVENDISH (Mall)
CINÉPLEX ODÉON CÔTE-DES-NEIGES	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	MÉGA-PLEX GUZZO TASCHEREAU 18	MÉGA-PLEX GUZZO SPHERETECH 14
FAMOUS PLAYERS COLISÉE KIRKLAND	CINÉPLEX ODÉON ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerias)	CINÉMA PIRE STE-ADELE

VITRINE DU DISQUE

LA MALINE - CALACTUS - CAFÉ ROBINSON

Marie-jo Thério
Audiogram
Disque promotionnel



Ca commence en *fade-in*, comme si quelqu'un levait tranquillement le volume pour révéler une musique qui dure déjà depuis un moment. L'oreille est peu à peu remplie de guitare plaintive et d'accordéon. Ça reste obstinément sur la même note, ou à proximité. Et puis Marie-jo Thério chante. Enfin, pas tout de suite. Elle respire d'abord. Fort. Et puis chante, autour de la même note: «*La Maline...*» Et respire à nouveau très fort. Un peu plus de quatre minutes plus tard, la musique retourne tout aussi progressivement au nul par où elle était venue. Sans écart notable de ton. C'est tout juste si quelques mots se sont ajoutés en cours de chanson: «... la vicieuse, la cruelle, t'as cassé les carreaux qui donnaient sur le ciel de ma si belle fenêtre [...] et t'as fait du vent...»

La Maline est le premier des trois titres d'un disque promotionnel envoyé ces jours-ci aux radios et journaux, annonçant l'arrivée prochaine («*dès le 6 mars 2000*») du deuxième album de Marie-jo Thério. *La Maline*, chanson-titre, est le premier «*extraït radio*». C'est ce qu'on appelle annoncer la couleur. C'est ce qu'on appelle ne pas se peindre dans un coin. C'est signifier: voilà une chanson que vous ne ferez pas jouer à la radio, et puis na, j'en ai rien à cirer. *La Maline* est de la race des chansons irrédutibles: tout à sentir et rien à fredonner. Une sorte de «*grand cri sauvage*», comme elle dit.

Belle et frondeuse façon d'installer le terrain. On comprend immédiatement que cet album-là, le premier de la chanteuse acadienne chez Audiogram, ne ressemblera pas au précédent (*Comme de la musique*, paru chez GSI en 1995), dont on avait tellement déploré la réalisation si platement plate. Tout de suite, on est fixé: cette fois-ci, ce sera Marie-jo Thério telle quelle ou rien. A prendre ou à laisser. Avec les cris et les chuchotements et les rires et les colères. Avec le grain de folie gros comme ça dans le regard.

Le deuxième titre est court et instrumental. Une simple séquence de guitare slide qui sue comme le Mississippi au printemps. Le troisième titre est connu, chanté en spectacle par Thério depuis des années: la superbe ballade *Café Robinson*, évocation très autobiographique d'une fin d'histoire d'amour dans un authentique petit café de Moncton. «*Je veux pas rester au Café Robinson / Je veux dessiner des oiseaux qui viennent d'un pays que tu connais même pas...*» Presque sept minutes de musique et de paroles qui ne voyageront pas non plus sur les ondes. Mais qui pourraient bien se répéter infiniment, une fois la chanson parvenue à votre lecteur compact, avec le reste de l'album, en mars. Avez-vous compris que j'ai très hâte?

Sylvain Cormier

GREATEST HITS - VOLUME THREE
BEST OF THE BROTHER YEARS 1970-1986
The Beach Boys
Brother (Capitol/EMI)

En 1970, les Beach Boys n'avaient pas encore abdiqué leur avenir à la nostalgie, maîtresse inassouvie. Comme les Beatles, ils enregistraient en

toute liberté à leur propre enseigne — l'étiquette Brother — et le génial Brian Wilson, l'aîné des trois frères qui formèrent le groupe en 1961 avec le cousin Mike Love et le copain d'école Al Jardine, avait encore quelques sur-sauts d'énergie créatrice, pas encore tout à fait devenu le plus célèbre cachalot échoué de Santa Monica. C'est en 1976, l'année du bicentenaire étatsunien, que le cousin Love prit définitivement le contrôle, brandissant bien haut le Stars and Stripes et transformant le groupe en musée itinérant à la gloire du surf, des hot rods et des California girls.

C'est pourquoi ce troisième volume de grands succès des garçons plagistes est si écartelé, remarquable jusqu'au onzième titre, puis négligeable ensuite. On goûte les merveilleux arrangements et les mélodies magiques des *Surf's Up*, *Til I Die* et *Sail On, Sailor*, et puis on est dégoûté par les reprises faciles et racoleuses des «*oldies but goodies*» *Come Go With Me*, *Peggy Sue*, *Rock'n'Roll Music* et autres *California Dreamin'*. Et on sort de l'écoute fort attristé: quel gaspillage! Quel sabotage de talent! Et puis on réécoute l'extraordinaire *Til I Die* vingt fois de suite et on oublie ce qui est arrivé après. Pour aimer les Beach Boys, il faut être un peu schizo.

S. C.



AFTERGLOW - SPECIAL LIMITED EDITION SET
Crowded House
Capitol (EMI)

Il faut signaler ce remarquable supplément de collection, qui rassemble le meilleur des titres laissés-pour-compte pendant la douzaine d'années d'activité des Beatles australo-néo-zélandais, sé-

parés en 1996. Car il ne s'agit pas, loin s'en faut, de l'habituel grattage de fonds de tiroirs destiné aux amateurs de miettes. Chaque chanson aurait mérité sa place dans les albums officiels *Crowded House*, *Temple Of Low Men*, *Woodface* et *Together Alone*. Le livret nous apprend qu'elles devaient toutes exister au grand jour mais que des raisons diverses, alors impérieuses, aujourd'hui douteuses, les éliminèrent en dernière instance. Leur réhabilitation n'est que justice: rien ne distingue la joliesse mélodique et les arrangements de bon goût de ces resuscitées, surtout les *I Am In Love*, la vibrante *Anyone Can Tell*, l'exquise *Lester* et l'amusante *My Telly's Gone Bung*, des *Fall At Your Feet*, *Something So Strong* et autres incontestables réussites du groupe. Notez cependant qu'on n'a pas pu s'empêcher chez Capitol de flatter le fan dans le sens du dollar: on a en effet adjoint à ce premier disque de raretés un second, où le gentil Neil Finn révèle tout ce qui restait à révéler. Décidément, ces chansons-là auront toujours souffert d'un manque de confiance.

S. C.

EXTERMINATOR
Primal Scream
(Creation/Sony)

Après *Vanishing Point* et les tentatives fabuleuses d'*Echo Dek*, les Ecossais de Primal Scream n'ont toujours pas fini d'explorer une palette musicale aussi agressive qu'onirique. Avec *Exterminator*, on parlera d'un rock bruyant qui tente de se frayer un chemin improbable sur les pistes de danse. Avec l'aide des réalisateurs Kevin Shields (*My Bloody Valentine*), David Holmes, Dan The Automator et quelques autres, ces onze chansons sont autant d'incursions déstabilisantes vers les zones torrides de Bobby Gillespie et les siens. Album aussi pénible que joyeux, on pouvait difficilement s'attendre à mieux. Déjà, sur *Kill All Hippies*, avec ses extraits de dialogues tirés du film mythique *Out Of The Blue* de Dennis Hopper, le ton est lancé. Puis *Accelerator* ne fera qu'accroître l'influence toujours pertinente de *Loveless*, de ces guitares chaotiques. Avec *Swastika Eyes*, on découvre l'envolée d'un funk futuriste et souterrain. Puis suivront d'étranges rencontres combinant le monde du

VOIR PAGE B 7: VITRINE

Pascalie Bussières
Jean-François Casabonne

PANDORE

La beauté de

un film de Charles Binamé

PRODUIT PAR LORRAINE RICHARD
PASCALE BUSSIÈRES JEAN-FRANÇOIS CASABONNE MAUDE GUÉRIN ANNICK BERGERON GARY BOUDREAU
JAMES HYNOMAN DIANE LAVALLÉE PASCALE MONTPETIT scénario CHARLES BINAMÉ scénario CHARLES BINAMÉ
SUZANNE JACOB dialogues SUZANNE JACOB images PIERRE GILL décor PATRICIA CHRISTIE
montage LUC J. BÉLAND son MICHEL CHARRON musique FRANÇOIS BRUNEAU JEAN-MARC PISAPIA
montage MICHEL ARICANDO production exécutive LOUIS LAVERDIÈRE production déléguée LOUIS-PHILIPPE ROCHON
une production CITÉ-AMÉRIQUE
www.labeautedepandore.com

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN
-------------------------------	------------------------

version originale française avec sous-titres anglais
FAMOUS PLAYERS
CENTRE EATON

kate winslet
harvey keitel

NUMÉRO BRÛLANT!

TABLOID TIMES

HIVER 1999/2000 * www.holysmokesthemovie.com * 0.50\$

Elle est gardée en captivité dans le désert...
Scandale sexuel...
Une jeune femme est séduite par un macho américain qui a deux fois son âge...
La famille en état de choc:
«On lui a donné beaucoup d'argent!»
Qui a séduit qui?
L'expert en spiritualité John Waters:
«Elle a manipulé mon esprit et j'ai aimé ça!»
Voir page 3 pour connaître TOUS les détails.
Est-ce que la réalisatrice de «LA LEÇON DE PIANO» est allée trop loin?

le feu sacré

(N. de Holy Smoke)

Un film scandaleux de la réalisatrice récompensée aux Oscars, Jane Campion

À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS	VERSION FRANÇAISE FAMOUS PLAYERS CENTRE LAVAL	VERSION ORIGINALE ANGLAISE FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON
------------------------------------	---	--

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

VITRINE

SUITE DE LA PAGE B 6

jazz, du techno et du hip-hop. Encore une fois, Primal Scream décide de s'enfoncer un peu plus loin dans sa démente contagieuse. Comme *Screamadelica* en 1992, *Exterminator* ne cesse de confondre et de surprendre.
David Cantin

CARPAL TUNNEL SYNDROME

Kid Koala
(Ninja Tune/Outside)

Après des collaborations fructueuses avec Money Mark, Peanut Butter Wolf et Handsome Boy Modeling School, voilà enfin qu'arrive le premier album de l'excellent DJ montréalais Kid Koala. Il faut bien dire que l'attente en valait le coup puisque *Carpal Tunnel Syndrome* comble à plusieurs niveaux. Ce petit chef-d'œuvre d'ingéniosité mérite surtout une écoute des plus attentives. Il faut toujours être sur ses gardes afin de ne rien perdre de cet étourdissant voyage dans la tête d'Eric Yick-Keung San (alias Kid Koala). Ce collage de bruits, de dialogues et de références musicales peut se lire comme le reflet kaléidoscopique de la bande dessinée qui l'accompagne. D'ailleurs, contrairement à *Endtroducing* de DJ Shadow ou *Wave Twisters* de Q Bert, une narration aussi enfantine que ludique rassemble ces explorations sur vinyles. Avec une aussi grande promesse, Kid Koala donne à son album des allures de conte fantaisiste. Qui aurait pu imaginer un pareil agencement hétéroclite sans se perdre en cours de route? Parfois, avec l'aide de la formation Bullfrog, les écarts se font encore plus grands. Il ne reste qu'à voir ce que *Carpal Tunnel Syndrome* deviendra sur scène. Déjà, on peut espérer une expérience musicale tout aussi concluante.
D. C.

URBAIN DES BOIS

Ma maison travaille plus que moi
(La tribu)

La recette d'Urbain des bois et de son groupe est un heureux mélange de folklore québécois agrémenté de blues, de rock populaire et d'un soupçon de country, le tout servi par une voix au ton parfois mélancolique, parfois dynamique, à travers dix-huit pièces intimistes et chaleureuses. Accompagné des talentueux musiciens que sont Patrick Hamilton, Priscille Gendron et Nicolas Letarte, Urbain des bois récite de courts textes poétiques, rédigés à partir de notes prises au cours de ses nombreux voyages aux quatre coins du monde. Rien de révolutionnaire, mais tout de même un album très divertissant, mis en valeur par un fil conducteur bien présent à travers chacune des pièces, signe d'authenticité. Les points forts de l'album: les douces et très poétiques ballades *La Folie* et *Si tu dors*, mais aussi certaines plus entraînantes comme *Le Décompte* ou *Ma maison*. Réalisé avec une production plutôt faible, l'album n'en est pas pour autant handicapé, puisque c'est précisément ce son brut qui ajoute à son charme et à sa valeur. En l'écoutant, je m'imagine dans un petit bar à l'atmosphère sombre et enfumée où j'observe avec plaisir certains se cajoler, d'autres plonger dans leur mélancolie, tous voyageant au rythme de cette agréable découverte.
Nicolas G. Chouteau

FRANÇOIS TOUSIGNANT

KODÁLY

Zoltan Kodály: Missa Brevis; Jésus és kufárok (Jésus et les marchands); Este (Soir); Mátraí képek (Lages de Mátra). Helle Charlotte Pedersen (soprano), Maria Strejffert (alto), Lars Pedersen (ténor), Michael W. Hansen et Torsten Nielsen (basses), Niels Henrik Nielsen (orgue); Chœur de la radio nationale danoise. Dir.: Stefan Parkman. Durée: 53 minutes 39. Chandos CHAN 9754

En opposition à la tradition catholique romaine et luthérienne allemande, Kodály a appliqué à la musique chorale religieuse les mêmes principes qui gouvernent son répertoire choral profane: la prédominance des modes et de l'inspiration mélodique folkloriques populaires. Il marche en cela un peu dans le sillon tracé par Janáček avec sa *Messe glagolitique* ou celui de son compatriote Liszt.

Toujours est-il que si vous aimez le son rond d'un chœur de première qualité pour le répertoire d'église, le programme, l'interprétation et l'enregistrement vont vous combler.

Ah! ces aigus planants de sopranos dans le kyrie, cette sourde plainte des basses, noble et sentie... Et cela continue le disque durant, comme un sain antidote aux élucubrations à répétition si à la mode des Pärt ou Tavener.

L'énergie aussi est au rendez-vous. Le gloria le prouve. Ces musiciens savent «glorifier le Seigneur» et le louer avec joie. Le chœur est tout aussi bon dans ces instants rapides; une seule gêne, c'est l'orgue qui, malheureusement, empâte tout. Rien n'est parfait, disait le Renard au Petit Prince sans s'empêcher de vouloir être apprivoisé.

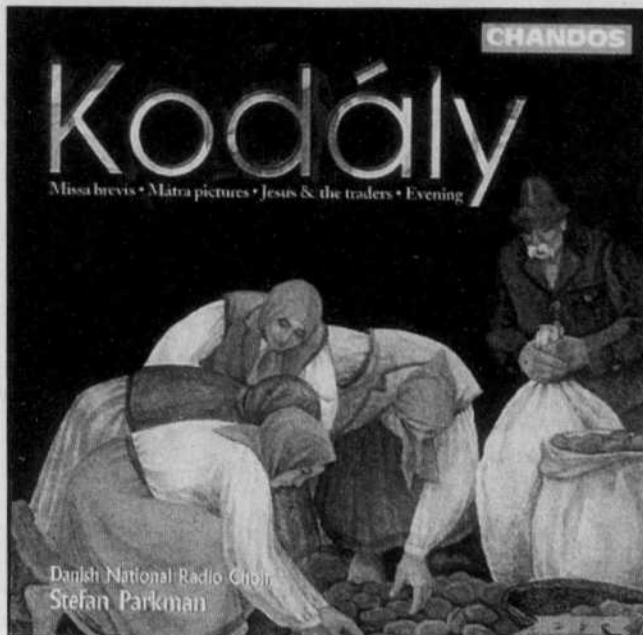
Les solistes retenus ne sont pas de grandes vedettes (sauf peut-être au Danemark, d'où provient cet enregistrement). Ils ont au moins deux grands mérites: l'humilité de leur rôle et la qualité de leur chant. Sous la direction nette de Stefan Parkman, qui insufflé une respiration recueillie sans exagération théâtrale, on entend une musique modeste dont la grandeur et le riche plaisir qu'on en retire sont marqués d'une sincérité communicative.

IRINA ARKHIPOVA - CHANTS RELIGIEUX POUR SOLISTE ET CHŒUR D'HOMMES

N. Golanov: Six Cantiques, op. 1; D. Christov: Louez le nom du Seigneur; A. Kossolapov: Affirme, Seigneur; P. Tchessnokov: Que ma prière s'élève vers Toi (op. 24, n° 6), Conseil éternel (op. 40, n° 2), Prions la Sainte Vierge (op. 43, n° 5), Sur le lit des souffrances (op. 45, n° 1) et Inter-viens promptement (op. 45, n° 4). Irina Arkhipova, mezzo-soprano; chœur Chantres orthodoxes. Dir.: Gueorgui Smirnov. Durée: 60 minutes 22. Harmonia Mundi RUS 288147

Tout ce qu'on peut avoir comme «préjugés» envers le répertoire de chants sacrés orthodoxes se retrouve ici. Pour le meilleur si vous adorez ce genre de musique, pour le pire s'il vous exaspère. Parlons d'abord des

Ils chantent tous en chœur



Chantres orthodoxes de Gueorgui Smirnov.

Aux graves des basses, à l'or chaud des ténors se joint une autre curieuse qualité: une teinture de sonorité d'instrument à anche double. Comme un basson qui vibrerait un peu trop. On aime ou pas, mais l'éclairage des graves en est profondément modifié; ils deviennent plus lumineux, aérés. Ces professionnels recrutés dans les églises de Moscou (ouvertes depuis pas si longtemps) atteignent déjà une belle homogénéité d'ensemble; du velleurs ne serait pas plus satisfaisant comme baume.

Non seulement ils accompagnent merveilleusement, le cycle des *Six Cantiques* de Golanov est un véritable découverte dont ceux qui se délectent du répertoire pour orphéon ne voudront pas se priver.

Passons maintenant à Irina Arkhipova. J'avais un peu peur, je l'avoue: après 40 ans de carrière au Bolshoi, comment cette ancienne bête de scène pouvait-elle rendre un répertoire spirituel sans théâtralité? Et aussi, sans méchanceté aucune, qu'est-ce qui pouvait bien pousser une cantatrice de 70 ans bien sonnés (au moment de l'enregistrement, qui date de 1996) à refaire un disque?

Les réponses viennent toutes seules. Plus que religieuse, cette musique est pieuse; elle parle la foi du charbonnier, version slave. Alors, un peu d'accentuation «dramatique» lui sied. C'est même souvent suggéré par les lignes vocales ou les harmonies plus «sensuelles» que les habituelles rigueurs strictement orthodoxes vouées exclusivement au culte. Il y a

ici un accent populaire certain qu'elle livre avec une grande simplicité.

La voix est encore magnifique de timbre et on s'étonne de sa qualité. Aucune prouesse vocale n'est demandée; alors, sans crainte, elle s'épanouit dans un phrasé large, certes, mais idoine au style. Je comparerais les sept pièces qu'elle interprète à du Reynaldo Hahn piétiste russe. Une comparaison à l'honneur de la cantatrice, du chœur et des compositeurs.

STRAVINSKY -

SYMPHONY OF PSALMS

Igor Stravinsky: Symphonie d'instruments à vent (1920); Symphonie des Psaumes (révision de 1948); Symphonie en trois mouvements (1945). Chœur de la Radio de Berlin, Orchestre philharmonique de Berlin. Dir.: Pierre Boulez. Durée: 52 minutes 4. DGG 457 6162

Stravinsky est l'auteur du *Sacre du printemps*. Boulez s'en souvient et nous fait prendre conscience, avec sa version de la *Symphonie en trois mouvements* qu'en 1945, Stravinsky s'en est aussi souvenu. Sa vision de l'œuvre est une sorte de lexique des techniques de composition utilisées par le maître du ballet pour l'édification de la clé de voûte de son œuvre. Le résultat est qu'une partition souvent entendue comme vaine retrouve une vie passionnante.

Autant le *Sacre* est massif et noir, autant, avec la même manière d'écrire et un effectif instrumental plus léger, cette symphonie est humoristique,

drôle même. Boulez humoriste, c'est un détour de son esprit que je ne lui connaissais pas (encore). Mieux encore, il sait faire sourire les très sérieux musiciens de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Si, comme moi, cette symphonie vous ennuyait bien un peu, au point où on ne l'écoutait que d'une oreille sympathique car c'est bien du Stravinski après tout, voilà une version qui va vous convaincre que c'est vraiment du grand Stravinski. Si les interprétations plus bonbon-ronron néo-classiques qui n'accroissent que la «décorativité» superficielle vous charment, fuyez.

Autre surprise, la *Symphonie des Psaumes*. Ici, Boulez est à proprement parler unique et génial, à la tête d'une phalange tout aussi farameuse. Le ton est clair d'entrée: pas de larmoiements bibliques ni d'interprétations dogmatiques. Aucune exégèse, tant des extraits des poèmes de David retenus que du texte musical inventé par Stravinski. La perspective est dramatiquement webernienne. Incroyable: Boulez joue cette symphonie comme les cantates du maître viennois idole de son âme esthétique.

Avec les membres de Berlin sur la corde raide — eux qui comptent, on l'ignore souvent, parmi les meilleurs interprètes de Webern —, le chœur se met à psalmodier sur un ton méditatif. Chaque insertion, chaque rupture de discours, chaque trouvaille d'orchestration est «cristallisée» dans l'oreille et dans le temps. On entend vraiment une méditation philosophique plutôt qu'un gémissement hébraïque ou des larmoiements chrétiens. Sur les alléluia, une bouffée tranquille arrive. Les bois sonnent comme des mixtures (sorte de jeu d'orgue) fausses qui ne trouvent une justesse que par leur nouveauté recréée. Passionnant.

La *Symphonie d'instruments à vent*, elle, est un festival (c'est de saison) d'ombres colorées de l'omni-*Sacre*. Elle aussi est prise dans cette sorte de réconciliation accomplie entre la modernité esthétique du créateur du *Sacre* et l'avant-gardisme des sérialistes viennois. C'est peut-être cela, le grand miracle de cet enregistrement: Boulez réussit à faire entendre l'intuition d'Adorno dans *Philosophie de la musique nouvelle*. Entre Stravinski et Schoenberg, malgré la divergence des modes, celle de la pensée musicale est bien réelle et le mariage s'avère une flamboyante noce.

TCHAIKOVSKY - SECULAR CHORUSES

Piotr Ilitch Tchaïkovski: musique chorale profane pour diverses combinaisons, a capella ou avec accompagnement. Académie de chant choral de Moscou. Dir.: Viktor Popov. Durée: 54 minutes 7. Harmonia Mundi RUS 288156

Non content d'avoir suscité le scandale en étant le premier compositeur russe à écrire de la musique chorale liturgique, Tchaïkovski a aussi écrit tout un répertoire de chant choral destiné aux longues soirées d'hiver de la haute société comme pour meubler celles passées à se prélasser l'été dans les datchas. On présente donc ici tout un répertoire assez inédit. Chœurs d'hommes avec ou sans solistes, chœurs mixtes, chœurs de femmes avec ou sans partie de piano, tout cela varie le menu de ce disque d'une nouvelle maison, RUS, qu'on retrouve ici sous étiquette Harmonia Mundi.

Ce n'est pas une recension de chefs-d'œuvre. On peut plutôt parler d'une sorte de radiographie de l'anatomie du goût des amateurs russes de l'époque dans le choix du répertoire qu'il aimait pratiquer (pas forcément entendre au concert). C'est donc une sorte de Hausmusik que proposent Viktor Popov et son académie. Ce n'est pas parce qu'il s'agit de musique de consommation que Tchaïkovski abaisse ses normes; il publie assez de piécettes dans les divers magazines mondains qu'il se doit de maintenir sa réputation de compositeur de qualité pour s'assurer des revenus assez lucratifs, une réalité aussi dure que non négligeable. Alors, il se force à une certaine imagination. Mélodique surtout, une forme d'invention assez facile chez lui, dans tous les sens de l'expression. Et avec une manière si slave de rêver ou de pleurer que, à petite dose, il est difficile de ne pas craquer.

Le charme est toujours opérant, comme la qualité des interprètes en groupe. Homogénéité des formations chorales, souplesse dans l'émission, tout cela est là et on l'apprécierait mieux avec une meilleure prise de son. Autre chose aussi qui parfois gêne, c'est la qualité des voix solistes. Un bon choriste ne fait pas forcément un chanteur capable de graver sa participation. On se raccroche au ton, oubliant un peu le timbre. Ainsi, on apprécie mieux cette musique qui vaut le détour comme curiosité de bon aloi.

PRO MUSICA présente
le Quatuor de Tokyo
Lundi, 28 février
Salle Maisonneuve, PDA
20h
Programme
Quatuor op. 10 de Debussy;
Langsamer Satz de Webern
et Quatuor op. 41, n° 3,
de Schumann
Billets: 25 \$, 20 \$, 12 \$ (taxes incluses, redevances en sus)
En vente à la PLACE DES ARTS 842-2112
et au réseau Admission: 1-800-361-4595

les Petits
Violons
20 février 2000
16 heures
Direction Jean Cousineau
Dimanches en musique
10^e saison
Chaconne (de la Partita n° 2 en ré mineur) J. S. Bach
Soliste: Marie-Claire Cousineau
Petite musique de nuit W. A. Mozart
Suite Saint-Paul G. Hala
ENTRÉE LIBRE
École Vincent d'Indy
628, chemin de la Côte-Sainte-Catherine (514) 274-1736

Orchestre de Chambre McGill
Concert famille
POULENC
L'histoire de Babar, le petit éléphant
Narration française
SAINT-SAËNS
Le carnaval des animaux
Narration anglaise
Kim Yaroshchukaya, narratrice
Angela Song piano
Wenny Song piano
ENTRÉE GRATUITE pour les enfants de 10 ans et moins accompagnés d'un adulte.
Dimanche, 20 février, 15 h
Théâtre Maisonneuve - Place des Arts
Billets: Place des Arts 842-2112 et Orchestre de chambre McGill 487-5190
Festival Montréal en Lumière
Delta Air Lines

L'ÉVÉNEMENT PHILIP GLASS
Le plus populaire compositeur du XX^e siècle. 3 films de Godfrey Reggio.
Musique originale interprétée par Philip Glass et son Ensemble.
et le Philip Glass Ensemble
Philip Glass à Montréal • 3 soirs / 3 programmes • Prix spécial pour les 3 spectacles
24 FÉVRIER
FILM ET MUSIQUE «LIVE»
Film culte de retour après 10 ans
25 FÉVRIER
FILM ET MUSIQUE «LIVE»
26 FÉVRIER
Première mondiale
FILM ET MUSIQUE «LIVE»
plus Rétrospective musicale.
Extraits de The Photographer, Kundun, Akhnaten...
avec le Philip Glass Ensemble
Théâtre Maisonneuve - Place des Arts
Billets: Place des Arts 842-2112 et chez Admission 514-790-1245
ANALEKTA
Festival Montréal en Lumière
pomegranate arts

Passion sans retour



Odile Tremblay

J'aimerais vous entretenir aujourd'hui d'un amour malheureux, d'une passion folle envers quelqu'un qui vous méprise, vous piétine, refuse à tous les pas de sa porte mais squatte les appartements d'autrui sans vergogne. Et pourquoi se gênerait-il, je vous le demande? Reçu avec le tapis rouge, les médailles à épingle sur sa poitrine, le champagne à faire mousser, l'être en question (qui possède au demeurant, on l'aura compris, bien des charmes) est adoré malgré sa morgue et ne supporte de partenaires qu'à genoux. Ainsi va la vie, avec son cortège d'ingratitudes, d'injustices et de miel pour les masochistes.

On l'aime donc et il nous fait pleurer, l'ogre affalé dans nos baignoires, ce cinéma hollywoodien assis sur 85 % des écrans occidentaux et s'accueillant chez lui qu'un maigre 1 % de films étrangers. Pas poli avec ça, le cuistre, et guère recevant, convenons-en sans peine. But avoué de son offensive: contrôler le plus vite possible toutes les images mondiales en exterminant la concurrence. Et honni soit qui mal y pense!

On savait tout ça, vous me dites? Eh bien, répétons-le. Les 18^e Rendez-vous du cinéma québécois roulet depuis jeudi à Montréal. Belle occasion de s'interroger sur l'avenir de nos vues animées, dont le sort apparaît entièrement lié aux petites vues des autres. Le cinéma fut le premier touché par le vent de mondialisation qui aplanit tout, les arts compris, n'en déplaise aux remparts d'exception culturelle, parfois dérisoires sous la tornade. Et puis, même si le septième art survit au Québec sous perfusion d'État, il cherche si souvent à copier les recettes hollywoodiennes... La menace est intérieure autant qu'extérieure, toutes conditions gagnantes réunies pour mieux étouffer les voix originales. Chapeau bas à ceux qui prennent le maquis de la résistance, malgré les avis des fonctionnaires, malgré la pression des modèles, le conventionnalisme, la facilité, le doute. Ce n'est pas un art, le cinéma,

c'est une course à obstacles. Là où le théâtre, la littérature se faufilent encore avec leurs misérables crédits entre les mailles des filets étatiques, le septième art frappe le mur du financement lourd à mendier. D'où les concessions, la hantise du *box-office*.

Tout l'Occident est frappé. Même la France, qui conserve la tête hors de l'eau, accroche en salle son 30 % d'auditoire national à la locomotive des grosses comédies calquées sur celles d'Hollywood. Faut avoir la vocation et les nerfs pour se cramponner (ça vaut pour les indépendants américains). Certains créateurs ont envie de jeter l'éponge. Allez les en blâmer.

«Disons que si j'avais vingt ans aujourd'hui, j'essaierais de trouver d'autres moyens d'expression», lance le grand cinéaste polonais Andrej Wajda. Un avenir pour les films d'auteur? Du haut de sa tour monté, il ne voit rien venir, le réalisateur de *L'Homme de fer*.

Wajda tient ces propos désenchantés dans le documentaire de Sylvie Groulx, *A l'ombre d'Hollywood*, auxquels les Rendez-vous servent de rampe de lancement (et consacrent un forum de réflexion le 26 février à la Cinéma-thèque). Ce film est une sorte de biopsie pratiquée en Europe, aux États-Unis et au Québec sur un corps cinématographique plutôt mal en point. Victime de son coût élevé, le cinéma. Otage des bailleurs de fonds, des goûts réels

ou présumés du public, d'une envie d'imiter les formules gagnantes sans les moyens financiers pour les accoter. Et pourtant... ses meilleurs coups, il les fait en se mettant à l'écoute de lui-même... L'ironie de la situation, elle tient dans ce constat-là.

On reprochera au documentaire d'être un peu long, 111 minutes, parfois redondant. Sylvie Groulx a interrogé 17 personnes des deux côtés de l'Atlantique. Mais ce qui frappe d'abord, dans la nuée des voix, c'est l'amour que tout ce beau monde, des réalisateurs pour la plupart, porte au cinéma américain. L'heure n'est même pas à le contester mais à réclamer un peu d'air, de grâce! Pour respirer encore en marge du géant. Basta! C'est que ce dernier refuse.

Interrogé ici, Bertrand Tavernier précise être passé en la matière d'un optimisme désenchanté à un pessimisme actif. Baroud d'honneur, ses croisades pour l'exception culturelle devant le GATT et l'AMI avec l'escadron des cinéastes français? Peut-être. Du moins, les troupes sont debout plutôt que réfugiées dans leur cocon en regardant la vague monter, comme on a tendance à le faire chez nous.

A l'ombre d'Hollywood vous dira que le problème ne date pas d'hier. En 1897, les films des frères Lumière étaient déjà interdits de projection aux États-Unis, alors... Il montre aussi à quel point les liens sont tissés serrés entre Washington et Hollywood. De Roosevelt à Clinton, c'est que les présidents l'ont pris au sérieux, le rôle messianique de l'image. À la Libération, l'Amérique importa massivement ses pellicules en même temps que la paix dans une France au départ peu méfiante. 50 % des revenus du cinéma américain proviennent aujourd'hui de l'étranger. On est, de notre côté, son marché intérieur. Pasolini évoquait déjà il y a vingt ans le génocide des images.

Pourquoi donc fait-il craquer la planète, ce cinéma américain? Pourquoi est-il devenu impensable pour une industrie

de diffusion de se passer de lui? Parce que les bons y ont l'air bons, les méchants méchants, que les codes sont simples et la technique bien huilée. Parce qu'il chasse l'ambivalence en servant du divertissement et que les générations montantes n'ont bu que son lait. Le producteur français Marin Karmitz décrit Hollywood comme un lieu sans mémoire, une sorte de désert avec des décors plantés dessus, sur lequel le monde entier projette ses mirages d'autant plus aisément que le champ de l'imaginaire y est neutre.

Le cinéma hollywoodien ne peut même plus s'inscrire dans sa propre réalité culturelle, constate en substance Arthur Penn, le réalisateur de *Bonnie and Clyde*. Il est pris au piège de devoir fournir des produits consommables sous toutes les latitudes. Place donc à une mythologie manichéenne, intergalactique, faisant écho aux jeux vidéo des arcades et ne prenant racine en aucun sol.

Sylvie Groulx précise qu'elle a facilement trouvé en Europe plusieurs porte-parole pour dénoncer la domination américaine des écrans, de Tavernier à Tanner, de Tachellà à Margarethe von Trotta, mais allez dégouter pareil chœur de voix dans le ventre de la bête, aux États-Unis. Jarmusch, Spielberg, les frères Coen, Scorsese se sont défilés. Trop occupés, ces illustres, soit, mais guère intéressés à se commettre à l'écran non plus. Loin des micros, passe encore...

On sort du documentaire en se disant: tout cela est vrai, affreux, décourageant. N'empêche. C'est le fascinant *American Beauty* de Sam Mendes, collé à sa banlieue profonde d'une Amérique grincante, réalisation à cent mille lieues du modèle aseptisé qui rafle le gros des nominations aux Oscars cette année. Si l'espoir luit, ce sera toujours du côté du regard original qui infiltre et perce parfois les gros systèmes sans âme, comme ça, par miracle, faisant mentir toutes les recettes, juste parce que le film est bon.

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE CLASSIQUE

La sobre sérénité de Jacques Hétu

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

À la veille de prendre sa retraite de la faculté de musique de l'UQAM — après 35 ans d'enseignement, dont 14 à l'Université Laval —, le compositeur Jacques Hétu entend se ménager une sorte d'année sabbatique quant à la composition. Histoire de se ressourcer, lui qui avoue être comblé en un certain sens: «J'ai régulièrement en attente 15 à 20 commandes, je peux me permettre de choisir et ne peux en réaliser que deux par an, en moyenne.» Commandes dont la limite, quant à la durée, dépasse rarement les 20 minutes: «J'aurais bien aimé m'atteler à une symphonie d'une heure ou plus», mais le rythme imposé par les commandes depuis 1967 ne l'a pas permis. De ses quatre symphonies, la dernière, une commande de l'orchestre de la CBC à Vancouver, a une durée de 24 minutes. La surprise et le contentement de Jacques Hétu sont grands de voir qu'on reprend ainsi cette messe d'une durée de 52 minutes, destinée à rendre hommage au grand Cantor mort il y a 250 ans!

Quoi de plus gratifiant que de se rendre compte, au début de la soixantaine, d'avoir «accompli mon rêve de 15 ans, communiquer par la musique, devenir compositeur», même si la gaucherie initiale a mené à l'abandon d'un premier essai, à 14 ans, de mise en musique d'un texte de Nelligan (*Le Vaisseau d'or*) dont il se contenta d'un quatuor avant de passer à autre chose. Le temps n'était pas encore mûr. Heureusement, il y aura chez Hétu un filon Nelligan qui passera par *Les Clartés de la nuit* (1972 et 1986), *Les Abîmes du rêve* (1982), *Les Illusions fanées* (1988) et *Le Tombeau de Nelligan* (1992).

Comblé? Jacques Hétu ne l'est jamais à 100 %. Une école primaire de Cap-de-la-Madeleine porte pourtant depuis un an son nom et il s'est plu à y donner des autographes aux élèves, bien encadrés, dont la moitié des cours portent sur la musique. Hétu est né à Trois-Rivières en 1938; il décrocha le prix d'Europe ainsi qu'une bourse du Conseil des arts qui lui permit de séjourner deux ans à Paris où il fut l'élève de Dutilleul et de Messiaen.

Étant donné son répertoire varié à

souhait, les œuvres de Hétu comptent parmi les plus jouées dans le monde, pour ce qui est des compositeurs canadiens — la SOCAN lui a remis récemment, et pour la cinquième fois, une distinction à ce titre.

Le compositeur en est rendu à l'opus 66. Son deuxième *Concerto pour piano* sera créé par André Laplante à Toronto, en mai. Alors, tout baigne dans l'huile?

Le compositeur ne cache pas son inclination à vivre en ermite pourvu qu'avec la complicité cherchée avec les interprètes de sa musique (le tromboniste Alain Trudel, l'ondiste Jean Landreau, la basse Joseph Rouleau, les pianistes Robert Silverman ou André Laplante, les artisans de son opéra *Le Prix*, dont le librettiste est Yves Beauchemin, etc.), il réussisse à transmettre «ce qu'ils ont eux-mêmes plaisir à jouer». Ses *Variations pour piano*, qui datent de 1964, furent enregistrées par Glenn Gould. Ses *Images de la révolution*, créées par l'OSM et Dutoit en 1989, furent jouées ensuite par la New York Philharmonic dirigée par Dutoit. L'orchestre du CNA avait même inscrit dans une tournée européenne la *Troisième Symphonie* de J. Hétu dont au moins deux compositions furent créées à Paris.

Le pédagogue qu'est Hétu ne renie pas les années passées à communiquer son art («c'est par la musique que je prends contact») mais la lucidité le porte à faire un triste constat: il y a comme un «recul de la curiosité» chez les élèves qui fréquentent ses classes d'analyse et il leur faudrait un «préalable de connaissances» qu'ils n'ont pas. La mention de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven éveille par exemple des souvenirs précis chez deux, peut-être, des 45 élèves!

On n'invente pas une tradition. Jacques Hétu le concède: il peut s'émerveiller du contexte qui fait qu'en Allemagne ou en Autriche, «c'est comme si Schumann, Schubert et Beethoven étaient des personnages vivants», sorte de héros qui ici seraient un hockeyeur ou un politicien roué. Au Québec et au Canada, avance-t-il, il faut que l'on effec-

tue un «grand retour» à l'apprentissage précoce au monde de la musique chez des jeunes dont l'oreille et la passion se formeront à apprécier la musique de concert sans pour autant abandonner les formes plus populaires.

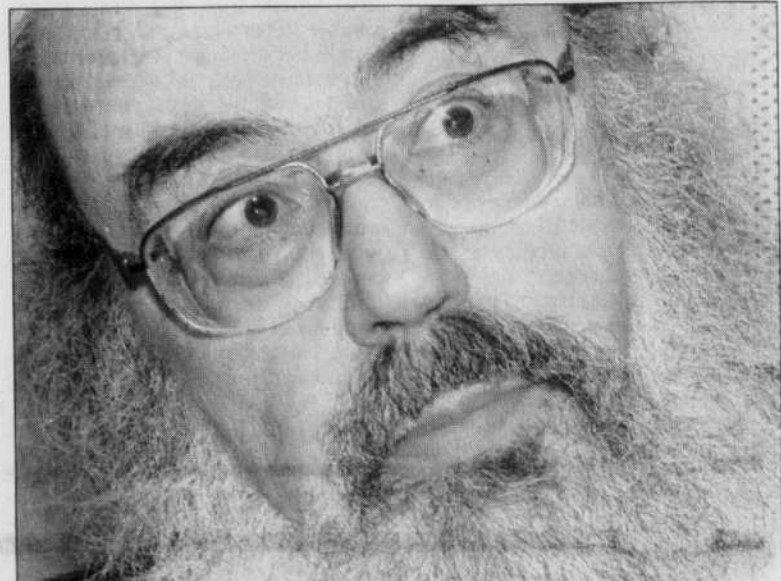
Il y a de bonnes choses qui se passent ici — l'école FACE en est une, signale-t-il (il en était question dans cette chronique la semaine dernière) — mais elles ne suffisent pas à le rassurer. Hétu émet le vœu que le gouvernement «impose comme matière obligatoire la musique».

Pudiquement presque, ce compositeur aborde la question problématique des droits d'auteur touchés par lui et ses semblables. En 20 ans, il a vu chuter ces droits de 80 %, «et pourtant, on me joue plus qu'avant». Heureusement pour lui, les commandes n'ont jamais manqué.

Ne voulant pas s'aventurer dans une enquête spécifique, Hétu souhaite que l'on interroge les organisateurs de concerts, les diffuseurs de musique, les responsables gouvernementaux et les autres artisans gravitant autour de la musique de concert sur le pourquoi de cette dégringolade sans laquelle, sans doute, il s'offrirait quelque voyage lorsque débutera sa «sabbatique».

Pour l'essentiel, Jacques Hétu conserve une sobre sérénité. Il s'en tient à un credo qui n'a pas varié: «J'écris pour les musiciens, les interprètes, c'est à eux que je pense en peaufinant concertos, symphonies ou fantaisies. Pour Dutoit par exemple, je sais ce qui va lui plaire.» Quant à l'impact que sa musique peut avoir, c'est aux interprètes qu'il renvoie: «On ne m'a jamais empêché de m'exprimer, on m'a toujours demandé des choses», et c'est sans doute ce qui explique que Jacques Hétu évite de verser dans la misanthropie, même s'il ne voit pas d'adéquation entre la valeur de son art et le statut qui s'y rattache.

Chose certaine, le compositeur profite des nombreuses occasions qui lui sont offertes de siéger à des jurys. Les concours «me mettent au courant de ce qui se fait actuellement... j'adore ça».



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le compositeur Jacques Hétu

Bach

Visages du génie

26, 27 ET 28 FÉVRIER 2000

Un événement musical soulignant le 250^e anniversaire de la mort de Jean-Sébastien Bach. Présenté par la Chaîne culturelle de Radio-Canada et le Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec Royal LePage.

LES CONCERTS

SAMEDI 26 FÉVRIER, 19 H 30
Les Violons du Roy, dir. Bernard Labadie
Concertos pour claviers
• Solistes invités: Richard Paré, Catherine Perrin, Réjean Poirier, Geneviève Soly

SAMEDI 26 FÉVRIER, 22 H 30
Trio Kavafian, Lysy, St-John
Variations Goldberg

DIMANCHE 27 FÉVRIER, 19 H 30
Ensemble A Sei Voci, dir. Bernard Fabre-Garrus
Motets

LUNDI 28 FÉVRIER, 20 H
Ensemble Arion
Intégrale Concertos Brandebourgeois

BRUNCH MUSICAL

DIMANCHE 27 FÉVRIER, 11 H
Petit Livre d'Anna-Magdalena Bach
Karina Gauvin, soprano
Andrée Lachapelle, comédienne
Les Chambristes de Ville-Marie

ÉVÈNEMENT JAZZ

DIMANCHE 27 FÉVRIER, 22 H 30
Soirée d'improvisation sur le thème des *Variations Goldberg*
• James Gelfand, piano
• Michel Donato, contrebasse
• Paul Brochu, percussion
• Jean-Pierre Zanella, saxophone

PROJECTIONS ET CAISERIES

SAMEDI 26 FÉVRIER, 14 H
32 films brefs sur Glenn Gould

SAMEDI 26 FÉVRIER, 15 H 30
Table ronde - Bach, Gould... et moi

DIMANCHE 27 FÉVRIER, 13 H
Inspired by Bach
(Avec YO YO MA)

chaîne culturelle
Radio-Canada

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

ROYAL LEPAGE

Forfaits et billets individuels : 987-6919 • Admission : 790-1245

Une participation de : FESTIVAL MONTREAL EN LUMIERE UQAM

Le Quatuor Claudel

Explorez l'âme russe!

Le dimanche 20 février 2000 / 20 h

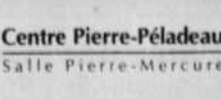


Oeuvres au programme

Mendelssohn, Sofia Gubaidulina, Tchaïkovski

Billetterie : 987-6919

Admission : 790-1245



Chœur Saint-Laurent

Vendredi 25 février à 20 h

Hommage à Bach

Deux chefs-d'œuvre

inspirés de Johann Sebastian Bach

Mendelssohn

Lobgesang

Jacques Hétu

Missa pro

trecentesimo anno

Chœur Saint-Laurent

Ensemble Amati

Erik Reinart, orgue

Iwan Edwards, chef

Karina Gauvin, soprano I

Teresa van der Hoeven, soprano II

Nils Brown, ténor

Église Saint-Jean-Baptiste

309, rue Rachel est, Montréal

Adultes 20 \$ Âge d'or 15 \$ Étudiants 10 \$

Renseignements et billets:

(514) 483-6922 ou info@choeur.qc.ca

www.choeur.qc.ca